



Pour moi, vivre c'est le Christ

Itinéraires pour cultiver une
vie spirituelle centrée sur Jésus

RODOLFO VALDÉS (ED.)

Pour moi,
Vivre c'est le Christ

*Itinéraires pour cultiver
une vie spirituelle centrée sur Jésus*

© 2022. www.opusdei.org

© Photo. shutterstock.com

Introduction

Être chrétien, quelle réalité aujourd'hui ? A cette question, nombreuses sont les réponses. Une des plus synthétiques pourrait-elle ce que Saint Paul dit à maintes reprises : être chrétien, c'est vivre dans le Christ, vivre avec lui, vivre de sa vie dans la nôtre. « Dieu nous a choisis, dans le Christ, avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints, immaculés devant lui, dans l'amour » (Ep. 1,4) ; en Lui nous sommes baptisés pour prendre à sa mort et à sa résurrection (cf. Rm 6,1-14) ; en Lui nous sommes une « créature nouvelle » (2 Co 5,17)

La vie dans le Christ nous porte au dépassement d'une existence enfermée sur soi. Elle nous ouvre l'horizon d'une communion avec Dieu et avec notre entourage, laissant au loin l'insatisfaction que traînent derrière elles les quêtes exclusivement mondaines. Elle nous accorde une nouvelle espérance qui agit dans notre vie quotidienne et, en même temps se projette au-delà de la mort : « En effet, aucun d'entre nous ne vit pour soi-même, et aucun ne meurt pour soi-même : si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Ainsi, dans notre vie comme dans notre mort, nous appartenons au Seigneur » (Rm 14, 7-8). La vie dans le Christ est un don que nous recevons sur un mode particulier par notre participation aux sacrements, et qui se traduit par une existence que guide l'Esprit Saint, marquée par l'Amour (cf. Rm 8).

La centralité de la Personne de Jésus-Christ doit être, dès lors, le point de départ et le fil directeur de toute notre existence. Dans l'une de ses premières lettres pastorales, le Prélat de l'Opus Dei, Mgr Fernando Ocariz, a rappelé ce principe fondateur de la vie chrétienne, et il a indiqué quelques-unes de ses nombreuses conséquences.

Mettre Jésus au centre de notre vie signifie s'engager davantage dans la prière contemplative au milieu du monde et aider les autres à entrer dans des « chemins de contemplation » ; redécouvrir sous un éclairage nouveau la valeur anthropologique des moyens ascétiques ; atteindre la personne dans son intégrité : intelligence, volonté, cœur, relations avec les autres ; susciter la liberté intérieure qui porte à faire toute chose par amour ; aider à penser afin que chacun découvre ce que Dieu lui demande et assume ses décisions avec une entière responsabilité personnelle ; étoffer la confiance dans la grâce de Dieu pour dépasser le volontarisme et le sentimentalisme ; exposer l'idéal de la vie chrétienne sans confusion avec le perfectionnisme, apprenant à assumer la faiblesse personnelle et celle des autres ; s'abandonner, avec toutes ses conséquences, chaque jour dans une attitude pleine d'espérance, fondée sur la filiation divine.

Le sens missionnaire de notre vocation se fortifiera ainsi, dans un don total et joyeux : parce que nous sommes appelés à contribuer, avec esprit d'initiative et spontanéité, à perfectionner le monde et la culture de notre temps, pour qu'ils s'ouvrent aux plans de Dieu

pour l'humanité. « Cogitationes cordis eius, les projets de son coeur subsistent d'âge en âge (Ps 32, 1) .

Les paragraphes qui suivent, tirés de la même lettre pastorale, ajoutent d'autres aspects dérivés de la centralité de Jésus-Christ dans notre vie, tels que la nécessité d'avoir le cœur détaché des biens matériels, de sorte que nous soyons en vérité « libres pour aimer », et l'amour de l'Église, qui « nous encouragera à chercher les moyens indispensables pour le développement des initiatives apostoliques et à les promouvoir avec une grande compétence professionnelle » . Il faut aussi prendre en compte le sens de la mission de celui qui se sait appelé par un « Dieu qui est amour et qui infuse en nous l'amour pour l'aimer et aimer les autres » . Il en est ainsi parce que, pour partager le don que nous avons reçu, le monde semble petit et le temps trop court.

La prière contemplative dans le monde, énoncée par Mgr Ocariz comme la première conséquence de la centralité du Christ dans la vie des croyants, a trouvé un premier volet dans une série d'articles publiés sur le website de l'Opus Dei et rassemblés plus tard sous le titre Nouvelles découvertes dans la vie spirituelle. Au cours des derniers mois et dans le droit fil de ces mots du Prélat de l'Opus Dei, plusieurs auteurs ont écrit d'autres articles pour approfondir les autres aspects. Ces textes, publiés sur le site de l'Opus Dei, sont recueillis dans ce livre pour en faciliter la lecture et mettre en valeur sa correspondance thématique. A commencer par la centralité de la personne de Jésus comme source d'une joie débordante d'espérance et à la suite : la vie de prière

au milieu du monde, dans une perspective plus synthétique ; la formation chrétienne comme déploiement de la personne dans toutes ses dimensions ; la liberté intérieure des enfants de Dieu ; le combat spirituel comme réponse reconnaissante au don que Dieu nous fait dans le Christ ; le sens missionnaire caractéristique de ceux qui ont reçu un appel divin et la conscience de l'amour inconditionnel du Seigneur comme fondement de notre application à faire ce qui lui plaît.

Sans aucun doute il reste de nombreux thème à traiter et, il est certain que ceux qui sont abordés ici pourraient être plus approfondis. Cependant, nous n'avons pas cherché à épuiser l'argumentation qui, en elle-même est immense. En revanche, nous formulons le vœu que les textes qui sont recueillis dans ce volume soient une invitation lancée aux lecteurs à désirer de plus en plus dans le mystère d'un Dieu qui vient à notre rencontre, de telle sorte que nous puissions dire avec saint Paul : « pour moi, vivre c'est le Christ » (Ph 1,21)

Rodolfo Valdès (ed.)

1. Dans la joyeuse espérance du Christ

Nous laisser toucher par l'amour de Dieu, nous laisser regarder par le Christ : l'espérance ouvre devant nous tout un monde, parce qu'il est fondé sur ce Dieu veut faire avec nous.

Qu'est-ce qui rend la vie inestimable ? Qu'est-ce qui rend *ma* vie inestimable ? Dans le monde actuel, la réponse à cette question tourne souvent autour de deux pôles opposés : le succès que chacun peut atteindre et l'opinion que les autres se font de nous. Dès lors, il n'est pas question de banalités : l'opinion d'autrui a des conséquences sur la vie familiale, sociale, professionnelle ; et le succès est l'espérance logique de tout ce que nous entreprenons car personne n'a pour objectif d'échouer. Et pourtant, dans la vie réelle il se produit parfois des petites déroutes ou pas si petites que ça, ou il arrive que les autres se fassent de nous une opinion dans laquelle nous ne nous reconnaissons pas.

L'expérience de l'échec, du discrédit, ou la conscience de notre propre incapacité -pas seulement dans le domaine du travail, mais même aussi dans l'effort que nous faisons pour mener une vie chrétienne authentique- peuvent nous conduire au découragement, au défaitisme et, in fine au désespoir. Aujourd'hui, plus qu'à d'autres époques, la pression est plus forte pour obtenir des succès à des niveaux divers, pour être *quelqu'un*, ou pour pouvoir se dire que l'on est *quelqu'un*. Et, dans la réalité, plus que ce que chacun est

-fils, mère, frère, grand-mère-, le faisceau se projette sur ce que chacun est capable de *faire*. C'est pourquoi notre vulnérabilité est plus grande dans les divers types de déroutes dont la vie s'accompagne : des déconvenues qu'auparavant on savait résoudre ou que l'on surmontait avec courage sont aujourd'hui la cause fréquente d'une tristesse ou d'une profonde frustration, et ce, à un âge très précoce. Dans un monde si riche en perspectives et en désillusions est-il encore possible de vivre comme le proposait saint Paul : « joyeux dans l'espérance » (Rm 12,12) ?

Dans sa lettre pastorale du mois de février, le Prélat de l'Opus Dei porte son regard sur la seule réponse vraiment lucide à cette question, une réponse qui se dévoile comme un oui décidé : « fais, Seigneur, qu'à partir de la foi en ton Amour nous vivions chaque jour avec un amour renouvelé, avec une espérance joyeuse »¹.

Quoique parfois le désespoir puisse paraître moins ingénu, il l'est seulement comme prix de ce que nous fermons les yeux à l'Amour de Dieu et à sa proximité permanente. Le Pape François le rappelait dans l'une de ses catéchèses sur l'espérance : « L'espérance chrétienne est solide. Pour cette raison elle ne déçoit pas (...). Elle n'est fondée sur ce que nous pouvons faire ou être, et pas non plus sur ce que nous pouvons croire. Son fondement, c'est-à-dire le fondement de l'espérance chrétienne, ce

¹ F. Ocariz, *Lettre pastorale*, 14-II-2017, n.8

qui existe de plus fidèle et de plus sûr : l'amour que Dieu lui-même éprouve à notre égard. Il est facile de dire : Dieu nous aime. Nous le disons tous. Mais (...) chacun de nous sera-t-il capable de dire : je suis sûr que Dieu m'aime ? Ce n'est pas si facile et pourtant, c'est la vérité »².

La grande espérance

Dans sa prédication et dans ses entretiens, saint Josémaria pointait souvent le regard sur la vie des premiers chrétiens. La foi était pour eux, plus qu'une doctrine à accepter ou un modèle de vie à mettre en pratique, le *cadeau* d'une vie nouvelle : le don du Saint-Esprit, qui avait été infusé dans leur âme après la résurrection du Christ. Pour les premiers chrétiens, la foi en Dieu était une expérience vitale et pas seulement une adhésion intellectuelle : Dieu est Quelqu'un qui est réellement présent dans leur cœur. Saint Paul écrivait aux Éphésiens, en se référant à leur vie avant de connaître l'Évangile : « vous n'aviez pas le Christ, vous n'aviez pas droit de cité avec Israël, vous étiez étrangers aux alliances et à la promesse, vous n'aviez pas d'espérance et, dans le monde, vous étiez sans Dieu » (Ép. 2,12). Avec la foi, ils avaient reçu l'espérance qui « ne déçoit pas, puisque l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rm 5,5).

² François, *Audience générale*, 15-II-2017.

Au décours de vingt siècles, Dieu ne cesse de nous appeler à cette « grande espérance », qui relativise toutes les autres espérances et toutes les déceptions. « Nous avons besoin des espérances – des plus petites ou des plus grandes – qui, au jour le jour, nous maintiennent en chemin. Mais sans la grande espérance, qui doit dépasser tout le reste, elles ne suffisent pas. Cette grande espérance ne peut être que Dieu seul, qui embrasse l'univers et qui peut nous proposer et nous donner ce que, seuls, nous ne pouvons atteindre »³.

Il est bon de considérer si nous ne nous sommes pas *habitués* à la réalité d'un Dieu qui sauve -un Dieu qui vient pour nous remplir d'espérance-, au point de ne pas percevoir dans cette réalité bien plus qu'une simple idée qui a perdu toute force dans notre vie. La Croix, qui avait l'apparence d'un grand échec au regard de ceux qui attendaient Jésus, s'est convertie par la Résurrection en un triomphe, le plus décisif de l'histoire. Décisif parce qu'il ne s'agit pas d'un triomphe qui se limite à Jésus : avec lui nous sommes tous victorieux. « Or la victoire remportée sur le monde, c'est notre foi » dans le Christ ressuscité (*I Jn 5,4*). Les disciples d'Emmaüs tournaient leur regard sur le passé avec nostalgie. « Nous espérions », disaient-ils (*Lc 24,21*) : et ils ne savaient pas que Jésus marchait avec eux, qu'il ouvrait devant eux un avenir passionnant, résistant à l'épreuve de toute désillusion. « Attise ta foi. — Le Christ n'est pas un

³ Benoît XVI, Enc. *Spe Salvi* (30-XI-2007), n. 31.

personnage qui a passé. Il n'est pas un souvenir qui se perd dans l'histoire. Il est vivant ! *Iesus Christus heri et hodie : ipse et in sæcula !* dit saint Paul. Jésus-Christ, hier et aujourd'hui et toujours ! »⁴

Nous laisser toucher par l'amour de Dieu

Saint Paul décrivait ainsi la racine de la vie chrétienne : « Avec le Christ, je suis crucifié. Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. Ce que je vis aujourd'hui dans la chair, je le vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi. » (*Gal 2,19-20*). Pour l'apôtre, le christianisme consiste en tout premier lieu en ce que le Christ est mort pour nous, qu'il est ressuscité et, que du Ciel, il a envoyé dans nos cœurs son Esprit Saint, qui nous transforme et ouvre nos yeux à une vie nouvelle. « Celui qui est touché par l'amour commence à comprendre ce qui serait précisément « vie ». Il commence à comprendre ce que veut dire la parole d'espérance »⁵. Comme la Samaritaine, comme Marie-Madeleine, comme Nicodème, comme Dimas, et comme les disciples d'Emmaüs, Jésus nous fait le don d'une nouvelle orientation pour regarder : nous regarder nous-mêmes, regarder les autres, regarder Dieu. Et à partir de ce regard nouveau que Dieu nous donne prennent tout leur sens l'effort pour devenir meilleurs et la lutte pour l'imiter :

⁴ Saint Josemaría, *Chemin*, n. 584.

⁵ Benoît XVI, *Spe Salvi*, n. 27.

d'eux-mêmes ils ne seraient que « vanité des vanités » (Qo 2,11).

En mourant sur la Croix « pour nous, les hommes et pour notre salut »⁶, Le Christ nous a délivrés d'une vie de relation avec Dieu centrée sur des préceptes et des contraintes négatives, il nous a rendu la liberté en vue d'une vie d'Amour : « vous vous êtes revêtus de l'homme nouveau qui, pour se conformer à l'image de son Créateur, se renouvelle sans cesse en vue de la pleine connaissance » (Col 3,10). Ainsi, il s'agit de *connaître* l'Amour de Dieu et de *se laisser toucher* par Lui, entreprendre de nouveau -à partir de cette expérience- le chemin de la sainteté. L'essentiel est de trouver Dieu et de nous laisser transformer par Lui. Le Prélat de l'Opus Dei nous l'a rappelé après son élection : « Quelles sont les priorités que le Seigneur nous propose en ce moment historique du monde, de l'Église et de l'Œuvre ? La réponse est claire : en premier lieu, veiller, avec une délicatesse d'amoureux, à notre union à Dieu. Elle s'appuie sur la contemplation de Jésus Christ, visage de la Miséricorde du Père. Le programme de saint Josémariamaria sera toujours valable : “Cherche le Christ, trouve le Christ, aime le Christ” »⁷. L'union à Dieu nous permet de vivre la Vie qu'il nous accorde. Chercher le visage du Christ et nous laisser regarder par Lui est un

⁶ *Missel Romain*, Symbole de Nicée-Constantinople.

⁷ F. Ocariz, Lettre pastorale, 14-II-2017, n. 30 (cf. *Chemin*, n. 382).

chemin splendide pour approfondir en nous cette vie d'Amour.

Nous laisser regarder par le Christ

Jésus-Christ est le *visage* de la miséricorde de Dieu, parce qu'en Lui la parole de Dieu est un langage à notre mesure : un langage à l'échelle humaine qui vient à la rencontre de la soif d'un amour qui dépasse toute mesure et qu'il a Lui-même déposé en chacun de nous. « Et toi (...) as-tu ressenti un jour se poser sur toi ce regard d'amour infini qui, au-delà de tous tes péchés, de tes limitations et de tes échecs, continue de te faire confiance et de regarder ton existence plein d'espérance ? Es-tu conscient de ta valeur aux yeux de Dieu qui, par amour, t'a tout donné ? Comme nous l'enseigne saint Paul "la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ est mort pour nous, alors que nous étions encore pécheurs" (*Rm 5,8*). Mais avons-nous vraiment compris la force de ces paroles ? »⁸

Pour découvrir le visage de Jésus, il est requis de parcourir le chemin de l'adoration et de la contemplation : « Qu'il est doux d'être devant un crucifix, ou à genoux devant le Saint-Sacrement, et être simplement sous son regard ! Quel bien cela nous fait qu'il vienne toucher notre existence et nous pousser à communiquer sa vie nouvelle ! »⁹ Il s'agit, comme

⁸ François, *Message*, 15-VIII-2015.

⁹ François, Ex. Ap. *Evangelii Gaudium* (26-XI-2013), n. 264.

l'exprimait le pape dans un autre contexte, de « regarder Dieu, mais surtout se sentir regardé par Lui »¹⁰. Cela paraît simple : *se laisser regarder*, tout simplement être en présence de Dieu... mais ce qui est certain c'est qu'il nous en coûte terriblement dans un mode hyperactif et saturé de sollicitations comme le nôtre. C'est pourquoi la nécessité s'impose de demander à Dieu le don d'entrer dans son silence et de se laisser regarder par Lui : être convaincu, en définitive, qu'*être* en sa présence est déjà une prière merveilleuse et incroyablement efficace, même quand nous n'en tirons aucune résolution immédiate. Contempler le visage du Christ comporte en soi un pouvoir transformant inaccessible à toute mesure selon nos critères humains. « Je garde le Seigneur devant moi sans relâche ; il est à ma droite : je suis inébranlable. Mon cœur exulte, mon âme est en fête, ma chair elle-même repose en confiance » (Ps 15, 8-9).

Le visage de Jésus est aussi le visage du crucifié. Conscient de notre faiblesse, nous pourrions penser, à l'aune d'un jugement exclusivement humain, que nous l'avons déçu : que nous pouvons nous adresser à Lui comme s'il ne s'était rien passé. Et pourtant ces remords ne dessinent qu'une vulgaire caricature de l'Amour de Dieu. « Il est une fausse ascétique qui représente le Seigneur sur la Croix, hargneux, révolté. Un corps

¹⁰ S. Rubin, F. Ambrogetti, El Papa Francisco. Conversaciones con Jorge Bergoglio - Traduction française : « *Je crois en l'homme : Conversations avec Jorge Bergoglio* »

déformé qui semble menacer les hommes : vous m'avez brisé, mais Je rejetterai sur vous mes clous, ma croix et mes épines. Ceux-là méconnaissent l'esprit du Christ. Il a souffert tout ce qu'Il a pu - et comme Il est Dieu, Il pouvait tant ! - ; mais Il aimait plus qu'il ne souffrait... Et après sa mort Il consentit qu'une lance ouvrît une autre plaie, pour que toi et moi trouvions refuge contre son Cœur très aimant. »¹¹

Comme il avait bien compris l'Amour qui illuminait le visage de Jésus ! Du haut de la Croix il nous regarde et il nous dit : « Je te connais parfaitement. Avant de mourir j'ai pu voir toutes tes faiblesses et tes bassesses, toutes tes chutes et tes trahisons... et comme je te connais si bien, tel que tu es, j'ai jugé qu'*il valait bien la peine de donner ma vie pour toi* ». Le regard du Christ est un regard d'amoureux, *affirmatif*, qui voit le bien en nous - le bien que *nous sommes*- et que Lui-même nous a accordé en nous appelant à la vie. Un *bien* digne d'Amour ; plus encore digne du plus grand Amour (cf. Jn 3,16 ; 15, 13).

En chemin avec le Christ en laissant une trace dans le monde

Le regard de Jésus nous aidera à réagir pleins d'espérance à chaque chute ou dérapage, dans la médiocrité. Et ce n'est pas que nous soyons bons tels que nous sommes, mais c'est Dieu qui compte sur chacun de

¹¹ Saint Josemaría, *Chemin de Croix*, 12° station, n. 3.

nous pour transformer le monde et le remplir de son Amour. Cet appel est aussi contenu dans le regard amoureux du Christ. « Tu me diras : Père, mais moi, j'ai bien des limites, je suis pécheur, que puis-je faire ? Quand le Seigneur nous appelle, il ne pense pas à ce que nous sommes, à ce que nous étions, à ce que nous avons fait ou cessé de faire. Au contraire, au moment où il nous appelle, il regarde tout ce que nous pourrions faire, tout l'amour que nous sommes capables de propager. Lui parie toujours sur l'avenir, sur demain. Jésus te projette à l'horizon, jamais au musée »¹².

Le regard du Christ est un regard d'Amour, qui rassure toujours celui qui est devant Lui et s'exclame : « Il est bon que tu existes ! Quelle merveille de te voir ici ! »¹³ Et en même temps, avec la connaissance parfaite qu'il a de nous-mêmes, *il compte sur nous*. Découvrir cette double *assertion* de Dieu est la meilleure façon de retrouver l'espérance et de nous sentir de nouveau attirés vers le haut, vers l'Amour, et ensuite envoyés dans le monde entier. Telle est, en fin de compte notre assurance la plus ferme : le Christ est mort pour moi, parce qu'il croyait qu'il valait la peine de le faire ; le Christ, qui me connaît, a confiance en moi. C'est la raison qui poussait l'Apôtre à proclamer : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Il n'a pas épargné son propre Fils, mais il

¹² François, JMJ Cracovie - Veillée de prière, 30-VII-2016.

¹³ Cf. J. Pieper, *Petite anthologie des vertus du cœur humain*, Edition Raphaël 2004

l'a livré pour nous tous : comment pourrait-il, avec lui, ne pas nous donner tout ? » (*Rm* 8,31-32).

De cette certitude naîtra notre désir de reprendre la route, de nous lancer dans le monde entier pour y laisser la trace des pas du Christ. Sachant que souvent nous trébucherons, que nous ne parviendrons pas toujours à réaliser ce que nous nous proposons... mais que, en définitive, cela ne compte pas. En revanche, il importe de poursuivre, le regard fixé sur le Christ : « *expectantes beatam spem* », en attendant la bienheureuse espérance¹⁴. C'est Lui qui nous sauve et il compte sur nous pour remplir le monde de paix et de joie. « Dieu nous a créés pour être debout. Il y a une belle chanson que chantent les chasseurs alpins, quand ils montent sur les hauteurs. La chanson dit ceci : “Dans l’art de monter, l’important n’est pas de ne pas tomber, mais de ne pas rester tombé” »¹⁵. Debout. Joyeux. Pleins d’assurance. En route. Avec pour mission d’embraser « tous les chemins de la terre au feu du Christ » que nous portons dans notre cœur¹⁶.

Lucas Buch

¹⁴ *Missel Romain*, Rite de la Communion.

¹⁵ François, *Homélie*, 24-IV-2016. Jubilé des Jeunes

¹⁶ *Chemin*, n. 1.

2. Chemins de contemplation

S'engager sur des chemins de contemplation consiste à laisser agir le Saint-Esprit pour qu'il reflète en nous le visage du Christ dans toutes les circonstances de notre vie.

Les Évangiles soulignent très souvent l'attitude de Jésus qui a recours à la prière dans le déroulement de sa mission. Le rythme de son ministère est, d'une certaine façon, marqué par les moments où il s'adresse au Père.

Jésus se recueille, en prière, avant son Baptême (cf. *Lc 3,21*), la nuit qui précéda l'élection des Douze (cf. *Lc 6,12*), au mont Thabor, avant la Transfiguration (cf. *Lc 9,28*), au Jardin des Oliviers, lorsqu'il se prépare à affronter la Passion (cf. *Lc 22,41-44*). Le Seigneur consacrait beaucoup de temps à la prière : à la tombée du soir, toute une nuit durant, très tôt le matin ou au cœur de journées d'intense prédication. Il priait ainsi constamment et recommanda très souvent à ses disciples de faire de même : « Il faut toujours prier sans jamais se lasser » (*Lc 18,1*).

Pourquoi cet exemple et cette insistance du Seigneur ? Pourquoi la prière est-elle nécessaire ? Parce qu'elle répond réellement aux désirs les plus intimes de l'homme qui a été créé pour entamer un dialogue avec Dieu et le contempler. Ceci dit, la prière est surtout un don de Dieu, un cadeau qu'il nous fait : « le Dieu vivant et vrai appelle inlassablement chaque personne à la rencontre mystérieuse de la prière. Cette démarche

d'amour du Dieu fidèle est toujours première dans la prière, la démarche de l'homme est toujours une réponse »¹.

Pour imiter le Christ et partager sa vie, il est indispensable d'être des âmes de prière. À travers la contemplation du Mystère de Dieu révélé en Jésus-Christ, notre vie devient petit à petit la sienne. Ce dont Saint Paul parlait aux Corinthiens se réalise : « Et nous tous qui n'avons pas de voile sur le visage, nous reflétons la gloire du Seigneur, et nous sommes transformés en son image avec une gloire de plus en plus grande, par l'action du Seigneur qui est Esprit » (2 Cor 3,18). Tout comme Saint Paul, nous sommes tous aussi appelés à refléter la face du Christ sur notre visage. *Être apôtres* revient à être des messagers de l'amour de Dieu et on en fait personnellement l'expérience durant les moments de prière. Aussi peut-on comprendre l'actualité de l'invitation à « s'engager davantage dans la prière contemplative au cœur du monde et aider les autres à avancer sur des *chemins de contemplation*² »³.

Accueillir de don de Dieu

L'apôtre grandit au rythme de la prière, le renouveau personnel de son élan évangéliste provient de la

¹ *Catéchisme de l'Église Catholique*, n. 2567.

² Saint Josémaría, *Amis de Dieu*, n. 67.

³ F. Ocariz, *Lettre pastorale*, 14-II-2017, n. 8.

contemplation. Le Pape nous rappelle que : « La meilleure motivation pour se décider à communiquer l'Évangile est de le contempler avec amour, de s'attarder en ses pages, et de le lire avec le cœur. Si nous l'abordons de cette manière, sa beauté nous surprend, et nous séduit chaque fois »⁴. C'est pourquoi il est essentiel de développer « un esprit contemplatif qui nous permette de redécouvrir tous les jours que nous sommes dépositaires d'un bien qui nous humanise et nous aide à adopter une vie nouvelle. Il n'y a rien de meilleur à transmettre aux autres »⁵.

Les Évangiles nous présentent différents personnages dont la vie a changé en rencontrant le Christ qui a fait d'eux des porteurs du message de son salut.

La femme samaritaine en est un exemple. Saint Jean nous dit qu'elle était simplement allée puiser de l'eau du puits près duquel Jésus, assis, se repose. Et c'est Lui qui entame le dialogue : « Donne-moi à boire » (*Jn 4,10*). De prime abord, la samaritaine n'est pas prête à engager la conversation : « Comment ! Toi, un Juif, tu me demandes à boire, à moi, une Samaritaine ? » (*Jn 4,9*). Mais le Seigneur lui fait comprendre qu'en réalité Il est *cette eau* qu'elle cherche : « Si tu connaissais le don de Dieu... (*Jn 4,10*), celui qui boira de l'eau que moi je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissant

⁴ François, Ex. Ap. *Evangelii gaudium* (24-XI-2013), n. 264.

⁵ *Ibid.*

pour la vie éternelle. » (*Jn* 4,14). Ensuite, après avoir touché le cœur de la samaritaine, il lui révèle clairement et simplement qu'il connaît son passé (cf. *Jn* 4,17-18), mais avec un amour tel, qu'elle ne se sent ni découragée ni rejetée. Au contraire, Jésus lui fait partager un nouvel univers, il la fait pénétrer dans un monde où l'on vit avec espérance, puisque le moment de la réconciliation est arrivé, le moment où les portes de l'oraison s'ouvrent à tout homme : «Femme, crois-moi ! L'heure vient où vous n'irez plus ni sur cette montagne ni à Jérusalem pour adorer le Père. (...) Mais l'heure vient – et c'est maintenant – où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité : tels sont les adorateurs que recherche le Père» (*Jn* 4,21.23).

Dans ce dialogue avec Jésus, la samaritaine découvre la vérité de Dieu et celle de sa vie personnelle. Elle accueille le don de Dieu et se convertit radicalement. Aussi, l'Église a-t-elle considéré que ce passage de l'Évangile est une image puissante de la prière :

« "Si tu savais le don de Dieu !" (*Jn* 4, 10). La merveille de la prière se révèle justement là, au bord des puits où nous allons chercher notre eau : là, le Christ vient à la rencontre de tout être humain, il est le premier à nous chercher et c'est lui qui demande à boire. Jésus a soif, sa demande vient des profondeurs de Dieu qui nous désire. La prière, que nous le sachions ou non, est la rencontre de la soif de Dieu et de la nôtre. Dieu a soif que nous ayons soif de Lui (cf. Saint Augustin, *Quatre-*

vingt-trois questions, Chapitre 64, *De la Samaritaine*, § 4 : PL 40, 56) »⁶. La prière est une manifestation de l'initiative de Dieu qui part à la recherche de l'homme et attend sa réponse pour qu'il devienne son ami. Parfois, il peut nous sembler que c'est nous qui prenons l'initiative de consacrer à Dieu un temps de prière, alors qu'en réalité c'est déjà une réponse à son appel. La prière est à vivre dans l'esprit de l'appel réciproque : Dieu me cherche et m'attend et moi, qui ai besoin de Dieu, je le cherche.

Un temps pour Dieu

L'homme a soif de Dieu même si, bien souvent, il n'arrive pas à le reconnaître et peut refuser d'aller aux sources d'eau vive que sont ces moments consacrés à la prière.

Dans ce sens, l'histoire de la samaritaine se répète pour beaucoup d'âmes: Jésus demande un peu d'attention, essaie de susciter un dialogue dans le cœur, à un moment qui peut sembler déplacé. On dirait que ces minutes quotidiennes pour Lui sont de trop, qu'il n'y a pas d'espace dans notre agenda surbooké. Cela dit, lorsqu'on se laisse saisir par le Seigneur dans ce dialogue contemplatif, on découvre alors que la prière n'est pas quelque chose que *l'on fait pour Dieu*, mais, d'abord et

⁶ *Catéchisme de l'Église catholique*, n. 2560. Cf. Saint Augustin, *De diversis quaestionibus octoginta tribus*, 64, 4: CCL 44 A140 (PL 40, 56).

surtout, un don que Dieu nous accorde et que nous ne faisons qu'accueillir.

Consacrer du temps au Seigneur n'est pas une tâche parmi tant d'autres, un créneau de plus dans un horaire serré. C'est accueillir un cadeau infiniment précieux, une perle précieuse ou un trésor caché dans la normalité de la vie ordinaire, dont nous devons délicatement prendre soin.

Le choix du moment consacré à la prière dépend d'une volonté qui souhaite se laisser séduire par l'Amour: on ne fait pas oraison quand on en a le temps, mais *on prend le temps de faire oraison*. Quand on « case » la prière dans les trous de son emploi du temps, elle n'est jamais faite régulièrement. Le choix du moment révèle les secrets du cœur : il montre la place accordée à l'amour de Dieu dans la hiérarchie de nos intérêts quotidiens⁷.

Prier est toujours possible : le temps du chrétien est le temps du Christ ressuscité qui est avec nous tous les jours (cf. *Mt 28,20*). « La tentation la plus courante, la plus cachée, est notre *manque de foi*. Elle s'exprime moins par une incrédulité déclarée que par une préférence de fait. Quand nous commençons à prier, mille travaux ou soucis, estimés urgents, se présentent

⁷ Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n.2710.

comme prioritaires ; de nouveau, c'est le moment de la vérité du cœur et de son amour de préférence »⁸.

Le Seigneur, premier servi. Il est donc très souhaitable de se proposer un horaire précis et adéquat, pour adapter le plan de vie aux circonstances personnelles. L'aide des conseils de la direction spirituelle peut s'avérer précieuse pour cela. Saint Josémaria fit de longs moments de prière en voiture, lors de ses voyages apostoliques, ou bien dans le tram, ou en marchant dans les rues de Madrid, lorsqu'il ne lui était pas possible de faire autrement. Celui qui recherche la sainteté au cœur de la vie ordinaire peut se trouver dans des circonstances comparables : parfois, un père, une mère de famille, ne pourront pas faire autrement que de prier pendant qu'ils s'occupent de leurs petits. Ce sera très agréable à Dieu. En tout état de cause, se dire que le Seigneur nous attend et qu'il a préparé les grâces dont nous avons besoin pour nous les offrir dans l'oraison peut nous aider à choisir le temps et l'endroit les plus propices.

Le combat de la prière

Considérer que la prière est un art, demande de reconnaître que l'on peut toujours mieux prier, si nous laissons agir de plus en plus la grâce de Dieu en notre âme. Dans ce sens, la prière est aussi un combat⁹. Elle

⁸ *Catéchisme de l'Église catholique*, n. 2732.

⁹ Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n. 2725 et suivants.

2. Chemins de contemplation

est une lutte tout d'abord contre nous-mêmes. Les distractions envahissent notre esprit à l'heure de faire du silence intérieur. Elles nous dévoilent ce qui retient notre cœur et sont à même de devenir une lumière pour demander de l'aide à Dieu¹⁰.

Notre époque nous offre de multiples possibilités technologiques qui facilitent la communication dans tous les sens, mais qui augmentent aussi les occasions de nous distraire. On peut dire qu'un nouveau défi est lancé à la croissance de la vie contemplative : apprendre à vivre le silence intérieur tout en étant plongé dans un bruit extérieur *incessant*.

Aujourd'hui, la primauté de la gestion sur la réflexion ou l'étude est un défi à relever. Nous sommes habitués à travailler en *multi-tasking*, en *multi-tâches*, pris par beaucoup de travaux en même temps. Cela peut facilement nous conduire à vivre dans l'immédiateté de *l'action-réaction*. Cela dit, ce contexte permet aussi d'apprécier encore plus les capacités d'attention, de concentration, de réflexion pour approfondir ce qui en vaut réellement la peine.

Le silence intérieur nous apparaît comme une condition nécessaire à la vie contemplative. Il nous délivre de *l'attachement* à l'immédiat, à ce qui est facile, à ce qui nous distrait, mais ne nous satisfait pas, de sorte

¹⁰ Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n. 2729.

que nous puissions river notre regard sur notre vrai bien : le Christ qui vient à notre rencontre dans l'oraison.

Le recueillement intérieur implique un mouvement allant de la dispersion dans de nombreuses activités à l'intériorité où il est plus simple de trouver Dieu et de reconnaître sa présence et son agir dans notre vie au quotidien: des détails, au jour le jour, des lumières accordées, les attitudes des autres qui nous permettent de pouvoir lui manifester notre adoration, notre repentir, nos demandes. Aussi le recueillement est-il essentiel pour l'âme contemplative au cœur du monde : « La vraie prière, celle qui happe tout l'individu, n'est pas tant favorisée par la solitude du désert que par le recueillement intérieur»¹¹.

En quête de nouvelles lumières

La prière est aussi la quête de l'homme. Elle suppose le désir de ne pas se contenter d'une façon routinière de s'adresser au Seigneur. S'il est vrai qu'il faut vouloir renouveler constamment son amour pour entretenir une relation durable, cela est encore plus vrai pour la relation avec Dieu, forgée tout spécialement pendant ces moments exclusivement consacrés à la prière.

«Dans ta vie, si tu te le proposes, tout peut devenir la matière d'une offrande au Seigneur, l'occasion d'un colloque avec ton Père du ciel, qui a toujours de

¹¹ Saint Josémaria, *Sillon*, 460.

nouvelles lumières à concéder. »¹². En effet, le Seigneur compte sur la recherche passionnée de ses enfants, sur la disposition d'écouter avec simplicité la parole qu'il nous adresse, sans penser qu'il n'y a plus rien de nouveau à découvrir, pour accorder ces lumières. L'attitude de la samaritaine, près du puits, en est un bon exemple : sa vie de foi était certes faible et froide, mais, dans l'intimité de son cœur, elle souhaitait l'arrivée du Messie.

Cette aspiration nous permet de rapporter de nouveau au Seigneur les événements quotidiens, mais sans prétendre obtenir une solution immédiate, à notre mesure.

Il faut d'abord se demander très souvent ce que veut le Seigneur : il n'attend que notre présence en face de Lui, que nous nous souvenions, pleins de reconnaissance, de tout ce que le Saint-Esprit œuvre toujours en nous. Cela demande aussi de reprendre les Évangiles et de contempler calmement les scènes, de s'y plonger « comme un personnage de plus »¹³, comme si on y était, pour se laisser interpeller par le Christ.

Dans notre dialogue avec le Seigneur, nous nourrissons notre prière à partir des textes que la liturgie de l'Église nous a proposés ce jour-là. Les sources de la prière sont inépuisables : si l'on sait s'y abreuver avec un esprit nouveau, l'Esprit Saint fera le reste.

¹² Saint Josémara, *Forge*, 743.

¹³ Saint Josémara, *Amis de Dieu*, n. 222.

Quand on ne trouve pas ses mots

Ceci dit, il peut arriver de temps en temps que, malgré notre effort, on n'arrive pas à dialoguer avec Dieu. C'est aussi alors que le Seigneur nous console :

"Lorsque vous priez, ne rabâchez pas comme les païens : ils s'imaginent qu'à force de paroles ils seront exaucés. "(Mt 6,7). Il faut alors reprendre confiance en l'Esprit Saint qui œuvre en notre âme et qui "vient au secours de notre faiblesse, car nous ne savons pas prier comme il faut. L'Esprit lui-même intercède pour nous par des gémissements inexprimables" (Rm 8,26).

Au fil des paroles de Saint Paul aux Romains, Benoît XVI décrivait cette attitude d'abandon qui imprègne l'oraison:

«Nous voulons prier, mais Dieu est loin, nous n'avons pas les paroles, le langage, pour parler à Dieu, ni même la pensée. Nous pouvons seulement nous ouvrir, mettre notre temps à la disposition de Dieu, attendre qu'il nous aide lui-même à entrer dans le vrai dialogue. L'apôtre dit : ce manque de paroles, cette absence de paroles, mais aussi ce désir d'entrer en contact avec Dieu, est précisément la prière que l'Esprit Saint non seulement comprend, mais apporte et interprète auprès de Dieu. »¹⁴.

Il n'y a aucune raison de se décourager quand on a des difficultés à demeurer en dialogue avec le Seigneur. Quand notre cœur semble être mal à l'aise avec la réalité

¹⁴ Benoît XVI, Audience générale, 16 mai 2012

spirituelle, que le temps de l'oraison devient long, que la pensée divague, que la volonté résiste, que le cœur est sec, nous pouvons considérer ce que nous dit saint Josémaria :

« Souviens-t'en : la prière ne consiste pas en de beaux discours, des phrases grandiloquentes, consolantes...

La prière, c'est parfois un simple regard sur une représentation de Notre-Seigneur ou de sa Mère ; d'autres fois encore l'offrande de tes bonnes œuvres, des fruits de ta fidélité...

Comme la sentinelle qui veille, nous devons nous tenir à la porte de Dieu Notre-Seigneur : et cela c'est prier. Un peu comme le petit chien aux pieds de son maître.

- N'aie pas peur de le lui dire : Seigneur, tu me vois ici comme un chien fidèle ; ou mieux, comme un petit âne qui n'enverra pas de ruades à celui qui l'aime.»¹⁵

La source qui change le monde

La vie de prière nous ouvre les portes de l'amitié avec Dieu, elle relativise les problèmes auxquels nous accordons parfois une importance démesurée, elle nous rappelle que nous sommes toujours dans les mains de notre Père du Ciel. Cela dit, elle ne nous isole pas du monde puisqu'elle n'est pas le faux-fuyant des soucis

¹⁵ Saint Josémaria, *Forge*, n.73

quotidiens. La vraie prière est significative : elle a une incidence dans notre vie, elle l'éclaire et nous ouvre à notre environnement avec une perspective surnaturelle :

« Il s'agit donc d'une prière intense, qui toutefois ne détourne pas de l'engagement dans l'histoire: en ouvrant le cœur à l'amour de Dieu, elle l'ouvre aussi à l'amour des frères et rend capable de construire l'histoire selon le dessein de Dieu »¹⁶.

Le Seigneur ne tient pas seulement à étancher notre soif dans la prière, mais à faire que cette expérience nous conduise à partager la joie de Le fréquenter, comme ce fut le cas de la samaritaine après avoir rencontré Jésus. Elle s'empressa de le faire connaître à tout son entourage :

« Beaucoup de Samaritains de cette ville crurent en Jésus, à cause de la parole de la femme qui rendait ce témoignage : « Il m'a dit tout ce que j'ai fait. » (Jn 4,39). Le désir de partager notre expérience du Christ avec les autres est le signe de l'authentique prière. En effet « quel est l'amour qui ne sent pas le besoin de parler de l'être aimé, de le faire connaître, de le montrer aux autres ? »¹⁷

Sainte Marie est maîtresse de prière. Elle, qui a su garder les choses de son Fils et les méditer en son cœur (cf. Lc 2,51), entoure les disciples de Jésus dans leur prière (cf. Ac 1,14), et leur montre le chemin pour qu'ils

¹⁶ Saint Jean-Paul II, Lettre Apostolique *Novo millennio ineunte*, n. 33.

¹⁷ François, Ex. Ap. *Evangelii gaudium* (24-XI-2013), n. 264.

2. Chemins de contemplation

reçoivent en plénitude le don du Saint-Esprit qui leur permettra de se lancer dans l'aventure divine de l'évangélisation.

Juan Francisco Pozo - Rodolfo Valdés

3. Atteindre tous les aspects de la personne humaine - Le rôle du cœur (I)

La formation n'est pas un simple savoir : elle touche l'être entier de la personne pour lui donner la forme du Christ.

Lorsque nous parlons de formation, nous avons tendance à penser à un savoir. Atteindre la personne dans son intégralité requiert une vision beaucoup plus profonde : celle de l'être. L'objectif est bien plus élevé, à savoir : se plonger dans le mystère du Christ et permette à la grâce de nous transformer pour nous configurer à Lui.

Jésus-Christ est certainement l'amour de notre vie, non seulement le plus fort parmi d'autres, mais celui qui donne un sens aux autres amours et intérêts, aux attentes, ambitions, travaux et initiatives qui remplissent nos journées et notre cœur. Dès lors, il est essentiel d'assurer dans notre vie spirituelle *le caractère central de la Personne de Jésus-Christ*¹. Étant le chemin pour entrer en communion avec le Père dans l'Esprit Saint, c'est en lui que se dévoile « le mystère de l'homme »², ce à quoi l'homme est appelé. Marcher avec le Christ implique d'améliorer la connaissance de soi pour approfondir ainsi le mystère que nous sommes. C'est pourquoi

¹ F. Ocariz, *Lettre pastorale*, 14 février 2017, n° 8.

² Concile Vatican II, Const. past. *Gaudium et spes* (7 décembre 1965), n° 22.

3. Atteindre tous les aspects de la personne humaine -

permettre à Jésus d'être le centre de notre vie comporte, entre autres, de *redécouvrir avec de nouvelles lumières la valeur anthropologique et chrétienne des différents moyens ascétiques ; atteindre tous les aspects de la personne : intelligence, volonté, cœur, relation avec autrui*³.

Nous sommes les personnes à atteindre, tout comme ceux que nous fréquentons pour des raisons d'amitié et d'apostolat. La formation reçue ou donnée par nous doit toucher l'intelligence, la volonté et le cœur, sans qu'aucun de ces éléments ne soit négligé ni *soumis* aux autres. Ici, nous allons nous contenter de la formation de l'affectivité, tenant pour acquise l'énorme importance qu'a une bonne formation intellectuelle sur laquelle l'autre doit s'appuyer. Considérer l'importance de la formation intégrale nous permettra de redécouvrir la grande vérité contenue dans l'affirmation de saint Josémaria qui, en jouant sur les mots, identifiait félicité et fidélité⁴.

Se former pour être en harmonie avec le Christ

Certains tendent à considérer la formation comme un *savoir*. Ainsi, serait bien formé celui qui aurait reçu tout au long de sa vie de bons contenus doctrinaux,

³ F. Ocariz, *Lettre pastorale*, 14 février 2017, n° 8.

⁴ *Sillon*, n° 84 : « Ton bonheur sur la terre s'identifie à ta fidélité à la foi, à la pureté, et au chemin que le Seigneur a tracé pour toi ». Cf. aussi, par exemple, *Instruction, mai-1935/14 septembre 1950*, 60 ; *Instruction, 8 décembre 1941*, 61 ; *Amis de Dieu*, n° 189.

ascétiques, professionnels, etc. Cependant, un tel concept est insuffisant : atteindre tous les aspects de la personne requiert de concevoir la formation comme un *être*. Un bon professionnel *connaît* la science et la technique exigées par sa profession, mais il possède quelque chose de plus : il a développé des habitus, des manières d'être, qui l'aident à bien appliquer sa science et sa technique : des habitudes d'attention aux autres, de concentration dans le travail, de ponctualité, la capacité de digérer les succès et les échecs, la persévérance, etc.

De même, être un bon chrétien ne consiste pas simplement à connaître, chacun selon sa situation dans l'Église et dans la société, la doctrine sur les sacrements, la prière ou encore les normes morales générales et professionnelles. L'objectif est beaucoup plus élevé : plonger dans le mystère du Christ pour connaître sa largeur et sa profondeur (cf. Ep 3, 18) et permettre que sa Vie entre dans la nôtre au point d'être à même de répéter avec Saint Paul : **Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi** (Ga 2, 20). C'est-à-dire être *alter Christus, ipse Christus*⁵, permettre à la grâce de nous transformer progressivement pour nous configurer à lui. Cette attitude n'est pas simplement passive, se limitant à ne pas entraver l'action de la grâce, car l'Esprit Saint ne nous transforme pas dans le Christ sans notre coopération libre et volontaire. Or, elle ne suffit pas non plus : nous donner au Seigneur, lui donner

⁵ *Quand le Christ passe*, n° 96.

3. Atteindre tous les aspects de la personne humaine -

notre vie, ce n'est pas uniquement nous en remettre à lui dans nos décisions et nos activités ; c'est aussi lui faire don de notre cœur, de notre affectivité, voire de notre spontanéité. Pour cela, une bonne formation intellectuelle et doctrinale est indispensable qui configure notre tête, tout en exerçant une influence sur nos décisions. Mais cette doctrine doit aussi pénétrer en nous jusqu'à toucher notre cœur, ce qui requiert l'esprit de lutte... et du temps. Autrement dit, il faut acquérir les vertus, objectif précisément de la formation.

Certains craignent que l'insistance sur les vertus débouche sur le volontarisme. Rien n'est plus éloigné de la réalité. À la racine de cette confusion se trouve peut-être une vision erronée de la vertu, considérée comme un simple supplément de force pour la volonté, rendant capable celui qui la possède d'accomplir la norme morale, y compris lorsque celle-ci s'oppose à ses inclinations personnelles. Cette idée, assez répandue, est en effet d'origine volontariste. En définitive, la vertu consisterait dans la capacité d'aller à contre-courant de ses inclinations lorsque la norme morale l'exige. Certes, cette idée comporte un fond de vérité, mais une telle vision qui fait des vertus des qualités froides est incomplète et conduit à nier en pratique nos inclinations, intérêts et sentiments. Sans le vouloir, elle finirait par faire de l'*indifférence* un idéal, comme si la vie intérieure et le don de soi consistaient dans un état d'esprit où rien de ce qui pourrait être un obstacle à nos décisions futures ne nous attirait plus.

Envisager la formation de cette façon empêcherait d'atteindre tous les aspects de la personne : intelligence, volonté et cœur ne se développeraient plus ensemble, s'appuyant les uns sur les autres et se soutenant mutuellement, mais l'une ou l'autre de ces facultés écraserait les autres. Le développement de la vie intérieure, en revanche, requiert cette intégration et, comme de bien entendu, il n'amène pas à se rapetisser, à renoncer à ses intérêts et à son affectivité. L'objectif visé n'est pas que les affaires ne nous affectent plus, que ce qui est important ne nous importe pas, ce qui est pénible ne nous fasse pas de mal, les soucis ne nous préoccupent pas ou que ce qui est attrayant ne nous attire pas. Bien au contraire, il conduit à dilater son cœur, qui se remplit d'un grand amour, sous l'éclairage duquel il contemple tous ces sentiments, parvenant, grâce à cette lumière, à les situer dans un contexte plus large qui offre des ressources pour affronter ceux qui posent des problèmes et aide à saisir le sens positif et transcendant de ceux qui sont agréables.

L'Évangile nous montre l'intérêt sincère avec lequel le Seigneur se souciait du repos des siens. **Venez vous-mêmes à l'écart, dans un lieu désert, et reposez-vous un peu** (Mc 6, 31). Et la réaction de son cœur devant la souffrance de ses amis, comme Marthe et Marie (cf. Jn 11, 1-44). Nous ne pouvons pas imaginer que, dans ces situations, Jésus-Christ *jouait un rôle*, comme si, en raison de son union au Père, ce qui arrivait autour de lui le laissait au fond indifférent. Saint Josémaria disait qu'il

3. Atteindre tous les aspects de la personne humaine -

faut aimer le monde et l'aimer passionnément⁶, et invitait à mettre son cœur en Dieu et, par lui, chez les autres, dans le travail qui nous occupe, dans le travail apostolique, car *le Seigneur ne nous veut pas secs, raides, semblables à de la matière inerte*⁷. La disponibilité, par exemple, n'est pas la disposition de celui pour qui telle ou telle chose est indifférente, a perdu tout intérêt, peut-être pour ne pas souffrir si on lui demande quelque chose qui le contrarie. Non, c'est la disposition magnanime de celui qui, à un moment donné, sait renoncer à quelque chose de bon et d'attrayant pour se concentrer plutôt sur le choix où Dieu l'attend, son désir le plus profond étant de vivre pour Dieu. En définitive, il s'agit de quelqu'un qui, ayant un grand cœur, des intérêts et de bonnes ambitions, sait les laisser de côté si cela convient, non parce qu'il les renie ou fait en sorte de ne pas en être affecté, mais plus précisément parce que son intérêt pour aimer et servir Dieu est encore plus grand. Non seulement plus grand, mais ce qui donne progressivement un sens à ses autres intérêts et les résume.

Jouir dans la pratique des vertus

La formation des vertus exige de lutter et de surmonter ses inclinations si elles s'opposent aux bonnes actions. Telle est la part de vérité du concept

⁶ Il suffit de mentionner le titre de son homélie *Aimer le monde passionnément*, dans *Entretiens*, n^{os} 113-123.

⁷ *Amis de Dieu*, n^o 183.

réductionniste, volontariste, de la vertu auquel nous faisons allusion plus haut. Or, le trait essentiel de la vertu ne consiste pas à s'opposer aux inclinations, mais plutôt à les former. Dès lors, l'objectif n'est pas d'être capables de laisser habituellement l'affectivité de côté afin de se guider par une règle extérieure, mais de former l'affectivité de telle manière que nous parvenions à jouir avec le bien que nous avons fait. La vertu consiste précisément dans cette jouissance dans le bien, pour ainsi dire dans la formation du *bon goût* : **[Heureux l'homme] qui se plaît dans la loi du Seigneur, mais murmure sa loi jour et nuit** (Ps 1, 2). En définitive, la vertu est la formation de l'affectivité et non pas l'habitude de s'y opposer systématiquement.

Aussi longtemps que la vertu n'est pas formée, l'affectivité pourra opposer une résistance à l'acte bon, et il faudra la surmonter. Mais l'objectif ne se limite pas à la surmonter : il est de développer le goût pour la bonne attitude. Lorsque nous possédons la vertu, l'acte bon peut encore nous coûter, mais nous ne le posons pas moins avec joie. Voyons un exemple. Nous lever ponctuellement le matin, *la minute héroïque*⁸, nous coûtera probablement toujours : le jour n'arrivera peut-être pas où nous n'aurons plus envie de rester un peu plus au lit lorsque le réveille-matin sonne. Or, si nous nous efforçons habituellement de vaincre la paresse par amour pour Dieu, le moment arrivera où nous le ferons avec

⁸ *Chemin*, n° 206.

3. Atteindre tous les aspects de la personne humaine -

joie, tandis que se laisser aller à la commodité nous déplaira et nous laissera un arrière-goût amer. De manière analogue, pour quelqu'un d'honnête prendre, sans le payer, un produit dans une boutique est non seulement interdit, mais aussi un acte laid, désagréable, en désaccord avec ses dispositions et son cœur. Cette configuration de l'affectivité qui génère la joie face au bien et le déplaisir face au mal n'est pas une conséquence collatérale de la vertu, mais une de ses composantes essentielles. Voilà pourquoi la vertu nous rend aptes à jouir du bien.

Ce n'est pas un concept purement théorique. Bien au contraire, le fait de savoir que lorsque nous luttons nous ne sommes pas en train d'apprendre à *nous faire violence*, mais à jouir du bien, même au prix d'agir à rebrousse-poil, a une grande incidence pratique.

La formation des vertus fait que les facultés et les sentiments apprennent à se centrer sur ce qui peut réellement satisfaire nos aspirations les plus profondes, en reléguant à une place secondaire, subordonnée aux plus importantes, tout ce qui n'appartient qu'à l'ordre des moyens. En dernier ressort, se former dans les vertus, c'est apprendre à être heureux, à jouir de ce qui est grand et avec ce qui est grand ; en définitive, se préparer à aller au Ciel.

Si se former c'est grandir dans les vertus et si les vertus consistent en un certain ordre des sentiments, il en découle que l'ensemble de la formation est une formation de l'affectivité. Peut-être qu'en lisant ces

lignes quelqu'un objectera que, dans son effort pour acquérir les vertus, son intention est plus opérante qu'affective et rappellera même que nous n'appelons pas sans motif les vertus des habitus *opérants*. C'est vrai. Cependant, si les vertus nous aident à *faire* le bien c'est parce qu'elles nous aident à *sentir* correctement. L'être humain se meut toujours en vue du bien. Le problème moral est de savoir pourquoi, dans une situation déterminée, ce qui n'est pas bon nous apparaît comme bon. Il en est ainsi parce qu'en raison du désordre de nos tendances, nous surestimons la valeur du bien visé par l'une d'entre elles, de sorte que ce bien nous semble plus désirable ici et maintenant qu'un autre avec lequel il se trouve en conflit, mais possédant une plus grande valeur objective, parce qu'il correspond mieux au bien global de la personne. Ainsi, par exemple, nous pouvons hésiter dans une situation concrète entre dire ou ne pas dire la vérité. La tendance naturelle vers la vérité nous la présentera comme un bien. Mais notre tendance naturelle à jouir de l'estime des autres pourrait nous présenter le mensonge comme opportun, de peur de faire mauvaise figure. Ces deux tendances sont en conflit. Laquelle doit prévaloir ? La réponse dépendra de l'importance que nous attachons à chacun de ces biens et, à l'heure de juger, l'affectivité joue un rôle déterminant. Si elle est bien orientée, elle aidera la raison à comprendre que la valeur de la vérité est très grande et que l'estime des autres n'est pas désirable au prix d'y renoncer. Cet amour de la vérité par-dessus d'autres biens qui nous

attirent est précisément ce que nous appelons sincérité. Mais si le désir de faire bonne figure est plus fort que l'attrait de la vérité, la raison pourra facilement s'abuser et, tout en sachant que ce n'est pas bien, juger plus opportun de mentir. Même si nous savons pertinemment que nous ne devons pas mentir, nous pouvons considérer que, ici et maintenant, il convient de le faire.

L'affectivité convenablement orientée aide à faire le bien parce qu'elle permet d'abord de le percevoir. D'où le grand intérêt à bien la former. Comment ? Nous allons exposer quelques idées dans le prochain éditorial. Pour le moment, nous nous limiterons à signaler quelque chose qu'il faut savoir avant d'aborder ce sujet

La volonté et les sentiments

Nous venons de dire qu'une affectivité convenablement orientée aide à bien agir. Nous pouvons inverser les termes de l'affirmation : bien agir nous aide à bien orienter l'affectivité.

Nous savons par expérience que nous n'arrivons pas à contrôler directement nos sentiments. Il convient de ne pas l'oublier si nous ne voulons pas connaître facilement frustrations et découragements. Si ces derniers nous prennent, nous n'arriverons pas à résoudre le problème en décidant simplement que nous devrions nous sentir joyeux. Il en est de même de l'audace ou de la timidité, de la peur ou de la honte, ou bien de l'attrait sensible de quelque chose que nous estimons désordonné. D'autres

fois, nous souhaiterions peut-être être plus naturels avec quelqu'un qui, pour des raisons jugées insignifiantes, ne nous est pas sympathique, sans pour autant y parvenir. Nous sommes alors conscients que le fait de se proposer d'être plus simple avec lui ne résout pas la difficulté. En définitive, il ne suffit pas d'une décision de la volonté pour que les sentiments correspondent à nos désirs. Cependant, que la volonté ne contrôle pas directement les sentiments ne signifie pas qu'elle n'ait aucune prise sur eux.

En éthique, le contrôle que la volonté peut exercer sur les sentiments est qualifié de *politique*, parce qu'il ressemble à celui dont un gouvernant peut user dans ses décisions envers ses sujets. Puisqu'ils sont libres, il ne peut pas les contrôler directement. Mais il peut adopter certaines mesures, comme par exemple diminuer les impôts dans l'espoir d'obtenir, par le biais de la volonté libre des citoyens, certains résultats, tels qu'une augmentation de la consommation ou des investissements. Nous aussi nous pouvons poser certains actes dans l'espoir qu'ils suscitent des sentiments déterminés. Ainsi, au moment de chercher des aides pour une activité apostolique, nous pouvons nous attarder à considérer le bien qu'elle pourra faire, afin de nous sentir plus audacieux pour solliciter un don qui rendra possible sa mise en route. Nous pouvons considérer notre filiation divine, espérant que de la sorte un revers professionnel nous affectera moins sur le plan de la sensibilité. Nous savons aussi que l'ingestion d'une certaine dose d'alcool

3. Atteindre tous les aspects de la personne humaine -

peut provoquer un état transitoire d'euphorie ; et que si nous retournons volontairement dans la tête des attitudes injustes dont nous avons souffert, nous provoquerons des réactions de colère. Voilà quelques exemples de l'influence, toujours indirecte, que la volonté peut exercer à court terme sur les sentiments.

Bien plus importante est, cependant, l'influence que la volonté exerce à long terme sur l'affectivité, étant donné que c'est cette influence qui permet de *lui donner une forme*, c'est-à-dire de la former. En réfléchissant sur ce processus, nous comprenons que la personne est une et que la formation n'atteint ses objectifs que si elle touche l'intelligence, la volonté et le cœur. Ce sur quoi nous nous attarderons dans le prochain éditorial.

Julio Diéguez

4. Atteindre tous les aspects de la personne humaine - le rôle du cœur (II)

Les actes volontaires contribuent à créer une connaturalité affective avec le bien vers lequel tend la volonté. Pour y parvenir, il est fondamental de vouloir le vrai bien et de compter sur le temps. De cette manière, la réalité est pleinement vécue, ce qui nous permet de découvrir l'immense panorama du monde intérieur.

Revêtez-vous du Seigneur Jésus Christ (Rm 13, 14). Réaliser cette aspiration de Saint Paul, c'est beaucoup plus qu'enfiler un costume. Elle implique une conversion du cœur, une transformation de la personne en réponse à l'action de la grâce, et suppose l'abandon des œuvres des ténèbres pour revêtir les armes de lumière (cf. Rm 13, 12) : une formation profonde et intégrale.

Dans l'éditorial précédent, nous avons considéré que, pour atteindre tous les aspects d'une personne, il faut que la formation touche non seulement l'intelligence et la volonté, mais aussi le cœur¹. Nous avons également vu que la formation du cœur, apprendre à jouir du bien, requiert l'intervention de la volonté et, par conséquent, de l'intelligence. Or, la volonté ne contrôle qu'indirectement les sentiments, par un

¹ Cf. F. Ocariz, *Lettre pastorale*, 14 février 2017, n° 8.

contrôle *politique*. Elle peut déclencher une émotion, par exemple.

Or, il existe un autre genre d'influence à plus long terme, qui se produit même sans que l'individu en soit conscient et qui présente davantage d'intérêt pour notre réflexion, à savoir : les effets des actes volontaires ne sont pas uniquement extérieurs à nous, mais peuvent rester à l'intérieur de nous : ils contribuent à créer une connaturalité affective avec le bien vers lequel tend la volonté. En expliquer le mécanisme dépasse la finalité de ces articles, mais, en tout état de cause, nous voudrions en souligner deux points.

Vouloir le bien

Le premier point à souligner est que le bien vers lequel tend la volonté et avec lequel elle crée une connaturalité peut être très différent de celui que nous percevons de l'extérieur. Ainsi, deux personnes réalisant la même tâche peuvent être, en réalité, en train de faire deux choses tout à fait différentes : l'une essaie simplement de ne pas faire mauvaise figure devant celui qui lui a confié la tâche alors que l'autre cherche à servir. Cette dernière forme la vertu, à la différence de la première, puisque le bien qu'elle poursuit et auquel elle se configure ne consiste qu'à éviter de faire mauvaise figure devant l'autorité. Certes, cette attitude peut représenter un premier pas, si elle avait jusqu'alors refusé de le faire. Cependant, aussi longtemps que ce premier pas ne sera pas suivi d'autres, cette attitude ne

formera pas la vertu, même si elle pose cet acte de multiples fois. D'où l'énorme importance de rectifier et de purifier sans cesse l'intention afin de viser progressivement des objectifs qui en valent la peine et de s'y configurer affectivement.

Nous avons tous fait l'expérience, nous-mêmes ou quelqu'un de notre entourage, que si nous nous limitons au simple respect de certaines règles, celles-ci finissent par devenir pesantes. L'exemple de l'aîné de la parabole nous met en garde contre ce danger (cf. Lc 15, 29-30). En revanche, la poursuite sincère du bien que ces règles cherchent à promouvoir nous réjouit et nous soulage. En fin de compte, nous pourrions dire que ce qui nous forme, ce n'est pas de *faire*, mais de *vouloir faire* : l'important n'est donc pas ce que je fais, mais l'objectif que je vise en le faisant². Dès lors, la liberté est décisive : il ne suffit pas de faire quelque chose, encore faut-il vouloir le faire, et le faire *parce que nous en avons envie* — *la raison la plus surnaturelle qui soit*³. Seulement ainsi, nous formons la vertu, c'est-à-dire nous apprenons à jouir du bien. Un simple accomplissement, se traduisant par un *j'accomplis et je mens*⁴, ne développe

² Du point de vue moral, *ce que je fais* est précisément *ce que je recherche en le faisant*. Dans notre article cependant, il n'est pas nécessaire de nous attarder à expliquer pourquoi il en est ainsi.

³ *Quand le Christ passe*, n° 17.

⁴ Cf. D. Álvaro, *Lettre septembre 1975*, dans *Lettres de famille I*, n° 8. Littéralement, un jeu de mots en espagnol : « cumplimento » = « cumpla » y « miento », j'accomplis et je mens.

pas la liberté, pas plus que l'amour ou la joie. En revanche, comprendre pourquoi cette tâche est grandiose et en vaut la peine et se laisser guider par ces raisons dans l'action, voilà qui apporte la liberté, l'amour et la joie.

Une formation de longue portée

Le second point à considérer est que le processus pour établir une connaturalité affective avec le bien est d'ordinaire lent. Si la vertu ne consistait que dans la capacité de surmonter les résistances affectives pour faire le bien, nous pourrions l'acquérir dans des délais beaucoup plus courts. Or, nous savons que la vertu n'est pas formée tant que le bien n'aura pas un reflet positif sur l'affectivité⁵. D'où la nécessité d'être patient dans la lutte, car l'obtention de certains objectifs qui en valent la peine peut demander beaucoup de temps, voire des années. Dès lors, la résistance à poser l'acte bon que nous expérimentons pendant cette période ne doit pas être interprétée comme un échec ou comme un signe que notre lutte n'est pas sincère ou suffisamment résolue. Il s'agit d'un chemin progressif, sur lequel chaque pas est d'ordinaire petit, sans qu'il soit facile de mesurer le progrès qu'il représente. Ce n'est qu'au bout d'un certain temps, en regardant en arrière, que nous apprendrons que le chemin déjà parcouru est plus substantiel qu'il n'y paraissait.

⁵ L'article précédent est censé nous avoir précisé que cela ne signifie pas que le bien n'exige aucun effort ou, ce qui revient au même, que le mal n'exerce plus aucun attrait sur nous.

Par exemple, nous éprouvons des mouvements de colère et nous voudrions les surmonter. Nous ferons d'abord l'effort d'en réprimer les manifestations extérieures. Dans un premier temps, il pourra nous sembler que nous n'obtenons aucun résultat, mais si nous persévérons, les occasions où nous serons vainqueurs, peu nombreuses au départ, deviendront de plus en plus fréquentes et, au bout d'un temps plus ou moins long, nous y arriverons de manière habituelle. Néanmoins, cela ne suffit pas puisque notre but n'était pas de réprimer les manifestations extérieures de la colère, mais, surtout, de modeler nos réactions intérieures, d'être plus doux et paisibles, de telle sorte que les réactions sereines deviennent notre manière habituelle d'être. Par conséquent, la lutte sera beaucoup plus longue, mais qui oserait nier qu'elle est aussi plus belle, plus libératrice et enthousiasmante ? Car elle vise la paix intérieure dans la recherche de la volonté Dieu et dans sa mise en pratique et non pas la simple soumission par la violence de nos sentiments.

Le pape François, en expliquant que *le temps est plus important que l'espace*⁶ indique que « donner la priorité au temps c'est s'occuper d'*initier des processus plutôt que de posséder des espaces* »⁷. Dans la vie intérieure, il vaut la peine de mettre en route des processus réalistes et généreux. Ensuite, il faut savoir attendre que les fruits

⁶ Cf. Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, n° 222-225.

⁷ *Ibid.*, n° 223. La police italique appartient à l'original.

arrivent. « Ce principe permet de travailler à long terme, sans être obsédé par les résultats immédiats. Il aide à supporter avec patience les situations difficiles et adverses, ou les changements des plans qu'impose le dynamisme de la réalité. Il est une invitation à assumer la tension entre plénitude et limite »⁸. Nous avons, en effet, tout intérêt à éviter que la conscience de nos limites ne paralyse notre aspiration à la plénitude que Dieu nous offre. De même que nous avons intérêt à ce que cette noble ambition n'oublie pas naïvement que nous sommes des êtres limités.

Viser haut dans la formation, se proposer non seulement de *poser* de bonnes actions, mais d'*être* bon soi-même, d'avoir un bon cœur, voilà qui nous permettra de distinguer l'acte vraiment vertueux de celui qui est simplement conforme à une vertu. Certes, ce dernier n'en serait pas moins l'acte d'une vertu et contribuerait à la former pas à pas, mais comme il ne procède pas encore d'un habitus déjà mûr, il requiert souvent l'effort de surmonter une affectivité qui tend dans le sens contraire. En revanche, l'acte vertueux sera celui qui produit la jouissance dans la réalisation de ce bien, y compris s'il demande un effort. Tel est notre objectif.

Une formation intégrale qui parvient à modeler l'affectivité est forcément lente. Celui qui veut se former ainsi ne tombe pas dans la naïveté de prétendre soumettre ses sentiments à sa volonté, en foulant aux

⁸ *Ibid.*

pieds ceux qu'il n'aime pas ou en essayant de déclencher ceux qu'il souhaiterait avoir. Il comprend que sa lutte doit se concentrer plutôt sur les décisions libres qui lui permettront, en essayant d'accomplir la volonté de Dieu, de donner une réponse à ces sentiments et de les accueillir ou de les repousser en fonction des attitudes qu'ils comportent. Car telles sont les décisions qui, indirectement et à long terme, finiront par modeler l'intériorité où ces sentiments naissent.

Un monde à l'intérieur de nous

Au fur et à mesure que la vertu se forme, non seulement nous réalisons l'acte bon avec plus de naturel et de jouissance, mais nous avons aussi plus de facilité pour en identifier la nature. « En effet, “pour pouvoir discerner la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait” (Rm 12, 2), la connaissance de la Loi de Dieu est certes généralement nécessaire, mais elle n'est pas suffisante : il est indispensable qu'il existe une sorte de “connaturalité” entre l'homme et le bien véritable (cf. St Thomas d'Aquin, S. Th., II-II, q. 45 a.2). Une telle connaturalité s'enracine et se développe dans les dispositions vertueuses de l'homme lui-même.⁹»

Cela est dû pour une bonne partie à ce que l'affectivité est la première voix que nous entendons à l'heure de juger de l'opportunité d'un comportement : avant que la raison n'examine s'il est bon ou convenable de réaliser

⁹ Saint Jean Paul II, Litt. enc. *Veritatis splendor*, 6 août 1993, n° 64.

4. Atteindre tous les aspects de la personne humaine -

quelque chose de plaisant, nous en avons déjà expérimenté l'attrait. La vertu, pour autant qu'elle rend le bien attrayant sur le plan affectif, réussit à ce que la voix de l'affectivité comporte déjà un certain jugement moral de l'acte en question, donc en rapport avec le bien global de la personne. Par exemple, même si la possibilité de faire bonne figure nous tente, la vertu fait apparaître tout mensonge comme désagréable.

De façon implicite, mais toutefois claire, nous trouvons l'expression de ces idées dans un point très court de *Chemin : pourquoi regarder au-dehors, si tu portes « ton univers » en toi ?*¹⁰ Saint Josémaria y met en rapport un regard extérieur et le monde intérieur. Ce rapport permet de juger de la qualité de notre regard, qui apparaîtra comme convenable ou peu opportun en fonction de la structure de notre monde intérieur. Dans ce cas, il ne sera pas nécessaire de réprimer un regard inopportun, car il apparaîtra déjà comme inutile, parce que le monde intérieur, *notre monde*, le rejette. Saint Josémaria nous dit que si nous avons une intériorité riche, nous éviterons *de facto* ce qui nous fait du mal. Qui plus est, cette tentation ne constituera pas un vrai danger pour nous, dans la mesure où nous éprouvons à son égard une sorte de répugnance. Nous la percevons non seulement comme un mal, mais aussi, même préalablement, comme quelque chose de laid, de désagréable, de mauvais ton et de déplacé... Il va sans

¹⁰ Saint Josémaria, *Chemin*, n° 184.

dire que nous pouvons en ressentir l'attrait, mais il nous sera facile de la repousser, parce qu'un tel choix risquerait de briser l'harmonie et la beauté de notre monde intérieur. En revanche, si nous ne portons pas *notre univers en nous*, éviter un tel regard exigera un effort important.

Réalisme

Ce que nous avons dit montre que la croissance dans les vertus nous rend de plus en plus réalistes. Certains pensent, plus ou moins explicitement, que le fait de vivre selon la vertu suppose de fermer les yeux à la réalité, même si c'est pour un motif très élevé et parce que par ce comportement, qui implique de se fermer en partie à notre monde, nous espérons une récompense dans l'autre. Il n'en est rien, car le fait de vivre comme le Christ et d'imiter ses vertus nous ouvre sur la réalité et empêche notre affectivité de nous abuser au moment où nous la jugeons, cherchant à répondre adéquatement à ses sollicitations.

La pauvreté, par exemple, ne suppose pas de renoncer à apprécier la valeur des biens matériels, pour gagner ainsi la vie éternelle. Qui plus est, seul celui qui vit détaché des biens matériels peut les apprécier à leur juste valeur, sans estimer qu'ils sont mauvais ni leur accorder plus d'importance qu'ils n'en ont. En revanche, celui qui ne s'efforce pas de vivre de cette façon finira par leur accorder plus de prix qu'ils ne possèdent, ce qui aura un impact sur ses décisions. Il sera peu réaliste, même si aux

4. Atteindre tous les aspects de la personne humaine -

yeux des autres il peut apparaître comme un authentique homme du monde, sachant évoluer dans certains milieux. La personne sobre sait jouir d'un bon repas, celle qui ne l'est pas attache à ce plaisir une importance dont il est objectivement dépourvu. Comme Jésus l'a dit à Nicodème : celui qui fait la vérité vient à la lumière (Jn 3, 21).

Un cercle vertueux

En définitive, orienter notre affectivité en développant les vertus, c'est clarifier notre regard, enlever de nos lunettes les taches qu'ont laissées le péché originel et nos péchés personnels et qui nous empêchent de voir le monde tel qu'il est réellement. « Disons-le simplement : l'irrédemption du monde consiste précisément dans l'illisibilité de la création, dans la méconnaissance de la vérité ; une situation qui conduit nécessairement à la domination du pragmatisme et fait par là-même du pouvoir du plus fort le dieu de ce monde »¹¹.

Une affectivité ordonnée aide la raison à *lire la création, à reconnaître la vérité*, à identifier ce qui nous convient vraiment. Ce jugement correct de la raison facilite la décision volontaire. L'acte bon qui la suit contribue à faire du bien recherché quelque chose de connaturel et, par voie de conséquence, à ordonner l'affectivité. C'est un authentique cercle *vertueux* qui

¹¹ Joseph Ratzinger – Benoît XVI, *Jésus de Nazareth*, Vol. II, 7, 3.

conduit à se sentir progressivement libre, maître de ses actes et rend apte à se donner totalement au Seigneur, car seul celui qui se possède peut se donner.

La formation n'est intégrale que si elle atteint tous les niveaux. Autrement dit, il n'y a de vraie formation que si les différentes facultés intervenant dans l'agir humain, la raison, la volonté et l'affectivité, sont intégrées : elles ne se combattent pas, mais collaborent entre elles. Si nous n'arrivons pas à modeler notre affectivité, c'est-à-dire si les vertus n'étaient prises que comme une force d'appoint de la volonté, la rendant capable de faire abstraction du niveau affectif, les normes morales et l'effort nécessaire pour les accomplir seraient répressifs, et nous ne pourrions pas parvenir à une authentique unité de vie, pour autant que nous expérimentons au-dedans de nous des forces qui, tirant à hue et à dia, engendrent l'instabilité. Une instabilité que nous connaissons bien, car elle est notre point de départ, si bien que nous devons la surmonter petit à petit, au fur et à mesure que nous conduisons progressivement toutes ces forces vers l'harmonie, jusqu'à arriver au moment où *la raison la plus surnaturelle, parce que j'en ai envie*, en vient à signifier « parce que cela me plaît et m'attire », étant conforme à ma manière d'être et trouvant sa place dans le monde intérieur que je me suis forgé ; en définitive, parce que j'ai appris à faire miens les sentiments qui sont en Jésus-Christ.

Nous avançons ainsi vers le but, à la fois très élevé et attrayant, que Saint Paul nous indique : ayez entre vous

4. Atteindre tous les aspects de la personne humaine -

les mêmes sentiments qui sont dans le Christ Jésus (Ph 2, 5). *La vie du Christ est notre vie, [...] Le chrétien doit, par conséquent, vivre selon la vie du Christ, en faisant siens les sentiments du Christ, de manière à pouvoir s'écrier avec Saint Paul, non vivo ego, vivit vero in me Christus (Ga 2, 20), et si je vis, ce n'est plus moi, mais le Christ qui vit en moi*¹². Puisque la fidélité consiste précisément en cela, à vivre, aimer et sentir comme le Christ, sans nous *déguiser* simplement en lui, mais plutôt parce que telle est notre manière d'être, alors, en suivant la volonté de Dieu et en étant fidèles, nous sommes profondément libres, pour autant que nous faisons ce qui nous convient, ce qui nous plaît, ce dont nous avons envie. Profondément libres et profondément fidèles. Profondément fidèles et profondément heureux.

Julio Diéguez

¹² Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 103.

5. La raison la plus surnaturelle

Résumer la loi à "l'amour de Dieu avant tout chose et du prochain comme soi-même " n'est pas un précepte creux. L'amour ne peut être revendiqué, et Dieu ne nous invite à y participer qu'après avoir montré à l'homme son infinie affection et sa sollicitude.

Pour commencer sa prédication à la synagogue de Capharnaüm, le Seigneur lit devant les gens présents un passage d'Isaïe : **L'Esprit du Seigneur est sur moi parce que le Seigneur m'a consacré par l'onction. Il m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres, annoncer aux captifs leur libération, et aux aveugles qu'ils retrouveront la vue, remettre en liberté les opprimés, annoncer une année favorable accordée par le Seigneur** (Lc 4, 18-19 ; Is 61, 1-2). Ayant refermé le livre, il déclare : **Aujourd'hui s'accomplit ce passage de l'Écriture que vous venez d'entendre** (Lc 4, 21).

Jésus se présente donc comme libérateur. Avant tout, de tout ce qui restreint la liberté intérieure : la cécité de l'ignorance, l'esclavage du péché, l'oppression du diable. En réalité, dans sa prédication auprès de ceux qui le suivaient les allusions à la liberté et à la libération sont fréquentes : **si vous demeurez fidèles à ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ; alors vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres** (Jn 8, 31-32).

Un Dieu sauveur, qui aime la liberté

Les premiers chrétiens possédaient une conscience profonde et enthousiaste de leur liberté. Jésus était pour eux le Sauveur. Il ne les avait pas délivrés d'un joug pour leur en imposer un autre, mais il avait brisé tous les liens les empêchant de mener une vie pleine. Cette plénitude, devenue désormais possible, se manifeste dans la joie débordante de leur vie. **Soyez toujours dans la joie, exhorte Saint-Paul, priez sans relâche, rendez grâce en toute circonstance : c'est la volonté de Dieu à votre égard dans le Christ Jésus** (1 Th 5, 16-18).

Au commencement, Dieu créa l'homme comme maître de la création. Lui « le meilleur des artistes, façonne notre nature de façon à ce qu'elle soit adaptée à l'exercice de la royauté. À travers la supériorité établie de l'âme et au moyen même de la conformation du corps, il dispose les choses de manière à ce que l'homme soit réellement apte au pouvoir royal [...] par le fait de ne reconnaître personne pour seigneur et d'agir selon son libre arbitre. L'âme, de son plein gré et dans une maîtrise totale d'elle-même, s'autogouverne. À qui, si ce n'est au roi, un semblable tribut est dû ? »¹

Par le péché, l'homme se voit réduit en esclavage, mais Dieu le relève par l'espérance d'un salut futur (cf. Gn 3, 15). Il manifeste, par exemple, son désir de nous racheter en libérant son peuple de l'esclavage d'Égypte

¹ Grégoire de Nysse, *Sur l'origine de l'homme*, 4.

et en lui promettant une terre qu'il devra conquérir, mais qui sera avant tout la terre promise : un don de Dieu où il pourra lui rendre culte dans la liberté. **Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison d'esclavage** (Ex 20, 2). Et d'ajouter : **tu n'auras pas d'autres dieux en face de moi** (Ex 20, 3). C'est précisément ainsi que Dieu présente à son peuple les commandements du décalogue, comme conditions pour être vraiment libre, sans retomber de nouveau dans l'esclavage. Dieu ne veut pas s'imposer comme un tyran, mais mettre son peuple en condition de l'accepter librement comme Seigneur.

Ce pari de Dieu sur la liberté se comprend si le premier commandement, dont selon Jésus-Christ dépendent la loi et les prophètes (cf. Mt 22, 40), n'est autre que celui de l'amour : aimer Dieu par-dessus tout et le prochain comme soi-même (cf. Mt 22, 37-39). En effet, ce n'est pas n'importe quel précepte. D'autres choses peuvent être exigées et imposées par la force et la coercition. Mais l'amour ne peut pas être réclamé par ce moyen. Dieu cherche son peuple comme un amoureux, uniquement après avoir manifesté l'amour qu'il nourrit envers lui et lui avoir témoigné son affection et sa sollicitude de multiples manières. Si l'amour est vrai, une simple invitation ne le rend pas accessible ; il faut le gagner, car il ne peut provenir que de la liberté. Pour découvrir cet Amour et se laisser atteindre par lui, il est

indispensable de « stimuler la liberté intérieure, qui conduit à agir par amour »².

Un sens pour la liberté

Dieu nous a créés libres précisément pour que nous puissions l'aimer pour de vrai. C'est ainsi qu'il nous regarde et qu'il se complaît en nous. Nous avons du mal à le comprendre parce que nous autres les êtres humains, nous ne pouvons pas créer des êtres libres. Au mieux, nous produisons des automates faisant exactement ce en vue de quoi nous les avons fabriqués, ou bien nous contrefaisons la liberté en créant des appareils qui tournent au hasard ; mais nous sommes incapables de susciter quelque chose capable de prendre des décisions. Or, c'est ce que Dieu a fait avec nous, en nous créant et nous rachetant du péché qui limitait notre liberté.

Être libre ne consiste pas d'abord à ne pas être déterminé ou conditionné par quelque chose d'extérieur, mais à être capable d'assumer nos actions et nos réponses. C'est pourquoi la liberté va de pair avec la responsabilité. Être libre, c'est être capable de répondre et, par conséquent, d'engager un dialogue plein et réel avec autrui et, avant tout, avec notre Créateur.

La liberté n'est donc pas quelque chose de surajouté, un trait dont nous pourrions nous passer tout en restant nous-mêmes. La liberté que Dieu souhaite pour nous est aussi vraie et profonde que notre être. La reconnaître,

² Mgr Fernando Ocariz, *Lettre pastorale*, 14 février 2017, n° 4.

c'est un grand progrès pour l'être humain : « La passion pour la liberté, manifestée chez tant de personnes et de peuples, est un signe positif de notre temps. Reconnaître la liberté de chaque femme et de chaque homme signifie reconnaître que l'on a affaire à des personnes maîtresses d'elles-mêmes et responsables de leurs actes, capables d'orienter leur existence.³»

Dieu nous ayant créés, il nous veut tels que nous sommes. Il nous crée libres parce que, nous aimant pour nous-mêmes, seule l'ouverture libre et pleine de notre intimité peut le satisfaire. **Donne-moi ton cœur, mon fils** (Pr 23, 26). Nous pouvons alors comprendre que « parce que j'en ai envie »⁴ soit, pour saint Josémaria, la raison la plus surnaturelle pour faire le bien, celle où se rejoignent le mystère de l'amour créateur et rédempteur de Dieu et la réponse authentique de la créature bien-aimée, apte à le reconnaître pour Père et à accepter avec confiance la volonté de celui qui veut uniquement le bien de son enfant.

Dieu a remis notre destin entre nos mains. Certes, non que nous puissions atteindre par nos seules forces ce qu'il a préparé pour nous, mais parce que cela ne tient qu'à nous de nous tourner vers lui, sachant que lui seul peut nous rendre heureux⁵. Reconnaître la capacité

³ Mgr Fernando Ocariz, *Lettre pastorale*, 9 janvier 2018, n° 1.

⁴ Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 17.

⁵ « La nature ne fait pas défaut à l'homme dans les choses nécessaires en ne lui donnant pas le moyen d'obtenir par lui-même

d'aimer Dieu librement peut, dans un premier temps, engendrer la crainte. Cependant, si nous avons envie de lui dire oui, la conviction même que nous sommes libres nous remplit de joie et d'espérance. En enfants de Dieu, nous nous sentons en sécurité dans la mesure où nous voulons nous appuyer sur lui. Nous comprenons ainsi que saint Josémaria, en pensant à sa vocation, se soit exclamé : *n'êtes-vous pas joyeux de constater que la fidélité dépend, pour une bonne partie, de nous ? Je m'enthousiasme en pensant que Dieu m'aime et qu'il a voulu que son Œuvre dépende aussi de ma réponse. Et je me réjouis de pouvoir lui dire : Seigneur, moi aussi je t'aime, compte avec ma petitesse*⁶.

La considération de notre liberté nous aide à fonder notre vie sur la réalité de notre filiation divine. Nous ne sommes pas interchangeables : notre réponse est irremplaçable, car nous sommes aimés de Dieu d'un amour de prédilection. Or, nous pouvons perdre la conscience de notre liberté dans la mesure où nous ne l'exerçons pas. Il est logique que nous nous sentions alors de plus en plus limités, conditionnés, voire dominés par nos états d'âme ou par le milieu ambiant. Nous

la béatitude, car cela était impossible ; mais elle lui a donné le libre arbitre, par lequel il peut se tourner vers Dieu qui le rendra bienheureux. Comme dit Aristote : "Ce que nous pouvons par nos amis, c'est par nous-mêmes, en quelque sorte, que nous le pouvons." » (Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, I-II, q. 5, a. 5, ad 1).

⁶ Saint Josémaria, *Seul à seul avec Dieu*, n° 324.

pouvons alors douter de notre liberté, ou nous demander si elle en vaut la peine ou a un sens.

Néanmoins, le chrétien sait que la liberté en a un. Non seulement nous sommes libres de tout lien, mais nous sommes aussi maîtres de nos décisions. À quoi servirait-il de délivrer quelqu'un et de lui dire qu'il peut aller où bon lui semble, si aucune destination ne s'offre à lui ou s'il ne sait comment l'atteindre ? Or, non seulement Dieu nous accorde la capacité de nous défaire de tout ce qui nous limite et nous rend prisonniers, mais il nous ouvre des horizons sans limites, à la hauteur de nos attentes les plus profondes. En effet, le créateur de notre liberté n'est nullement une limite pour son déploiement : il nous ouvre la possibilité de croître sans mesure, car c'est pour les créatures libres la voie d'imiter Dieu et il nous offre, bien unis à son Fils unique engendré, la possibilité de déployer pleinement notre personnalité.

Une liberté authentique

Saint Josémaria voyait son travail comme *une tâche visant à situer chacun en face de toutes les exigences de sa vie, en l'aidant à découvrir ce que Dieu lui demande concrètement, sans mettre aucune limite à cette sainte indépendance et à cette bienheureuse responsabilité individuelle qui sont les caractéristiques d'une conscience chrétienne. Cette façon d'agir et cet esprit sont fondés sur le respect de la transcendance de la vérité révélée, et sur l'amour de la liberté de la créature humaine. Je pourrais ajouter qu'il se fonde aussi sur la*

*certitude de l'indétermination de l'histoire, ouverte à de multiples possibilités, que Dieu n'a pas voulu fermer*⁷.

Dès lors, nous comprenons que, pour celui qui ne connaît pas le Christ, prendre au sérieux sa liberté est une voie pour rencontrer Dieu, en commençant une recherche qui manifeste à la fois les possibilités de notre condition et ses limites évidentes. Mais celui qui aime déjà Dieu se met en condition, en approfondissant sa liberté, d'engager avec lui une relation plus profonde et vraie.

Pour les enfants de Dieu, la seule attitude compatible avec leur dignité est de se sentir *libre comme un oiseau*⁸, de faire ce qu'ils veulent vraiment, même si, comme pour le Christ, il leur faut passer par l'humiliation et par une soumission fondée sur l'amour. Il ne s'agit pas uniquement d'agir comme si nous étions libres : si nous voulons suivre Jésus pour de bon, nous devons chercher en nous cette source de liberté authentique qu'est la filiation divine et nous comporter en accord avec elle, afin d'atteindre la liberté d'esprit qui est « cette capacité et cette attitude habituelle d'agir par amour, particulièrement dans l'effort pour accomplir, en toute circonstance, ce que Dieu nous demande »⁹.

S'appuyer sur elle se traduira par la spontanéité et l'esprit d'initiative dans notre comportement, sans nous

⁷ Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 99.

⁸ Saint Josémaria, *Lettre 14 septembre 1951*, n° 38.

⁹ Mgr Fernando Ocariz, *Lettre pastorale*, 9 janvier 2018, n° 5.

laisser tenailler par la peur. En effet, le manque de liberté se révèle souvent par la tendance à agir sous l'emprise de la peur. Les théologiens appellent crainte servile celle qui amène à éviter le péché par peur de la punition. Cette crainte peut être le début d'un retour à Dieu, mais la vie chrétienne ne peut pas s'appuyer sur elle, puisque **celui qui reste dans la crainte n'a pas atteint la perfection de l'amour** (1 Jn 4, 18) et que nous devons agir comme ceux qui vont être **jugés par une loi de liberté** (St 2, 12).

La crainte peut se manifester dans un bon nombre de secteurs de notre vie. Celui qui a peur, tout en voulant faire le bien, pense avant tout au mal qu'il veut éviter. C'est pourquoi lorsque la peur est le moteur de notre comportement, nous nous rapetissons facilement et nous nous compliquons au point que les vraies motivations de nos actions et des biens poursuivis s'obscurcissent. Mais si nous aimons Dieu, si nous voulons l'aimer, il nous délivre de la peur, puisque tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu (cf. Rm 8, 28). Cette conviction évacue nos craintes infondées et nous permet de savourer pleinement la liberté des enfants de Dieu et d'agir avec joie et responsabilité.

Renouveler notre liberté

Certes, nous ne pouvons pas répondre oui à Dieu une fois pour toutes. Car nous sommes des êtres vivant dans le temps et devant renouveler et faire grandir leur réponse, toujours dans le temps. En outre, étant appelés à donner une réponse libre, le Seigneur cherche en nous

une réponse de plus en plus authentique. Il arrive même qu'il semble se cacher, pour que notre adhésion devienne plus libre et plus plénière, afin de la purifier de motivations extérieures et circonstancielles et qu'elle ne soit pas fondée sur la peur, mais sur l'amour. Tout cela ne devrait pas nous inquiéter. C'est plutôt une invitation à la fidélité, laquelle ne consiste pas à conserver ce qui a déjà été accompli, mais à renouveler joyeusement, dans les plus diverses circonstances, un don de soi à Dieu cherchant à être de plus en plus libéral et désintéressé. La fidélité nous amène à revenir souvent sur notre oui pour qu'il soit plus plénier et pour édifier à partir de lui notre vie intérieure, ce point où se rencontrent la grâce de Dieu et notre intimité la plus profonde.

Se rappeler souvent que nous ne sommes pas des automates ni des animaux soumis à leurs instincts, mais des créatures libres, dont l'avenir dépend de leur initiative, nous aidera à sortir de l'anonymat et à vivre notre vie face à Dieu et face aux hommes, à la première personne, sans déléguer la responsabilité qui l'accompagne. Nous serons alors capables d'engager avec Dieu un dialogue authentique, une relation personnelle de nature à fonder une amitié vraie et profonde. Comme fruit de cette amitié avec Dieu, notre âme éprouvera une soif pressante pour apporter à tout le monde cet Amour de Dieu et ce sens de la liberté qui l'accompagne. Car « l'amitié elle-même est apostolat. L'amitié est un dialogue dans lequel nous donnons et nous recevons la lumière ; dans lequel des projets

surgissent, alors que l'on s'ouvre mutuellement des horizons ; dans lequel nous nous réjouissons de ce qui est bon et nous nous soutenons dans ce qui est difficile. C'est enfin un dialogue dans lequel nous passons un bon moment, parce que Dieu veut que nous soyons contents »¹⁰.

José Ignacio Murillo

¹⁰ Mgr Fernando Ocariz, *Lettre pastorale*, 9 janvier 2018, n° 14.

6. La gratitude nous incite à lutter

Quels sont les motifs réels qui animent un chrétien ? Que recherchons-nous quand nous disons que nous voulons être meilleurs. Ce texte nous suggère que la lutte doit être centrée sur Dieu, et non sur nous-même.

« C'est comme un homme qui partait en voyage : il appela ses serviteurs et leur confia ses biens. À l'un, il remit une somme de cinq talents, à un autre deux talents, au troisième un seul talent, à chacun selon ses capacités. Puis il partit » (Mt 25, 14-15). Cette histoire de Jésus sur les talents nous est très familière et nous invite, comme tous les textes de l'Écriture, à chercher à comprendre un peu mieux nos relations avec Dieu.

Pour l'essentiel, la parabole de Jésus parle de quelqu'un qui *confie* généreusement une grande partie de ses biens à trois de ses serviteurs. Ce faisant, il ne les traite pas en simples serviteurs, mais les implique dans ses affaires. Le verbe *confier* semble convenir le mieux à la situation, car il ne leur a pas donné d'instructions détaillées sur ce qu'ils devaient faire. Il s'en remet à leur initiative. Deux d'entre eux l'ont vite compris, à en juger par leur réaction et par l'effort fourni pour accroître les biens de leur maître. Dans son geste, ils ont vu une marque de confiance. Nous pourrions même dire une marque d'amour. Très touchés, ils cherchent à lui être agréables, même sans avoir d'autres précisions sur les conditions de leur travail. **« Celui qui avait reçu les cinq talents s'en alla pour les faire valoir et en gagna**

cing autres » (Mt 25, 16). Pareillement, celui qui en avait reçu deux en gagna deux autres. Leur décision d'investir les biens de leur maître, en prenant un risque, et leur volonté de s'engager montrent qu'ils se savaient aimés et qu'ils désiraient payer de retour cet amour en s'impliquant à fond.

L'autre serviteur, en revanche, raisonne différemment. S'estimant mis à l'épreuve, il ne veut surtout pas échouer. Aussi voulait-il éviter de prendre la mauvaise décision. « **Celui qui n'en avait reçu qu'un alla creuser la terre et cacha l'argent de son maître** » (Mt 25, 18). Il a peur de lui déplaire, ainsi que des conséquences de sa colère éventuelle. C'est pourquoi il dit : « **Seigneur, je savais que tu es un homme dur : tu moissonnes là où tu n'as pas semé, tu ramasses là où tu n'as pas répandu le grain. J'ai eu peur, et je suis allé cacher ton talent dans la terre. Le voici. Tu as ce qui t'appartient** » (Mt 25, 24-25). L'ayant pris pour quelqu'un de dur et d'injuste, il ne pensait pas jouir de sa confiance. Il voit sa tâche comme une lourde épreuve et non pas comme une chance. Ne voulant pas être pris en faute, il choisit de gérer les biens et les intérêts de son maître de la manière qu'il juge la plus sûre possible. D'où son attitude froide et distante : « **Tu as ce qui t'appartient** » (Mt 25, 25).

Ces deux réactions, si différentes, peuvent nous aider à examiner la façon dont nous répondons à ce que Dieu notre Père nous a confié : notre vie, notre vocation chrétienne. Les deux sont très appréciées de lui et

possèdent une valeur immense à ses yeux. Il nous les a confiées. Quelle est notre réponse ?

Lutter par gratitude et non par peur

Pour les deux premiers serviteurs de la parabole, la confiance de leur maître était un vrai don. Bien conscients de ne pas la mériter, ils n'avaient pas le droit d'attendre de lui une semblable commission. Ils ont compris, sous un jour nouveau, que les relations avec leur maître n'étaient pas fondées sur le succès ou sur l'échec dans leur travail, mais sur la façon dont il les voyait. Au-delà ce qu'ils étaient *de facto* à l'heure présente, le maître avait l'intuition de ce que ses serviteurs pourraient devenir. Sous cet éclairage, l'on imagine facilement la profonde gratitude de leur cœur. Car faire l'objet d'un regard plein d'espérance est un véritable don et la réponse la plus naturelle consiste à vouloir payer ce don de retour.

En l'oubliant, nous risquerions de mal comprendre l'importance de la lutte dans notre vie chrétienne. Si nous ne fournissons nos efforts, même inconsciemment, que pour mériter d'être aimés, notre lutte nous apportera difficilement une paix authentique. Les échecs et les revers produiront un profond découragement ou, pire encore, une amertume envahissant notre âme. En revanche, fonder notre lutte sur la gratitude nous permet d'éviter ce piège.

La parabole suggère aussi que les deux premiers serviteurs ont compris le don comme une mission à

accomplir, unique et personnelle. Le maître leur confia ses talents à **chacun selon ses capacités** (Mt 25, 15), lisons-nous dans le texte. Ils n'avaient pas encore d'expérience dans la gestion d'une fortune. Ce que le maître voit est plutôt ce qu'ils pourraient devenir. En leur confiant quelque chose qu'il appréciait hautement, il les appelle *de facto* à se surpasser, à s'efforcer de devenir ce qu'ils ne sont pas encore. En d'autres mots, par ce don il leur confie une mission toute particulière. L'ayant bien compris, ils se sont montrés inspirés et actifs pour être à la hauteur de l'appel. Se sentant impliqués dans les affaires de leur maître, ils les ont faites leurs et se sont efforcés d'agir dans un domaine où ils manquaient d'expérience. Ils se sont mis à apprendre, à grandir et à relever des défis, mais par gratitude, sans peur.

Comme dans la parabole, Dieu le Père appelle aussi chacun de nous, en fonction de ce qu'il nous voit capables de devenir. Comment Dieu nous voit, non comment nous nous voyons nous-mêmes : c'est cela qu'il nous revient de redécouvrir dans notre prière. Car nous voulons centrer notre lutte non sur nous, mais sur lui. Étant sûr de l'attitude de Dieu à mon égard, je peux m'ignorer moi-même et me consacrer à faire fructifier les biens qui m'ont été confiés pour sa gloire et le plus grand bien des autres. Cette lutte nous amènera à grandir dans les vertus de foi, d'espérance et de charité et dans toutes les vertus humaines nous permettant de travailler le mieux possible et d'être de vrais amis de nos amis.

Une lutte inspirée de l'exemple de Jésus

Chacun de nous aspire à la paix et à la consolation, au repos après l'effort. Jésus le comprend parfaitement : **« Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos. Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour votre âme. Oui, mon joug est facile à porter, et mon fardeau, léger »** (Mt 11, 28-30). Cependant, nous ne goûterons pleinement de ce repos qu'à la fin du temps, à la résurrection de notre corps, lorsque la création tout entière sera remplie de Dieu, comme les eaux recouvrent le fond de la mer (cf. Is 11, 9). Pour le moment, en revanche, la paix et le repos que Jésus nous offre sont intimement liés à la nécessité de prendre son joug et de *lutter* pour le suivre.

« Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive » (Mc 8, 34). Ces propos bien connus de Jésus ne constituent pas une exigence sévère, imposée arbitrairement. En réalité, ils sont très consolants. Le Christ ouvre le chemin en expérimentant dans sa chair les défis, les craintes et les souffrances inhérentes à toute réponse libre à l'appel du Père. Mais il ne nous invite pas de loin à lutter, car il a commencé bien avant nous, puisqu'il nous précède toujours. **« En effet, nous n'avons pas un grand prêtre incapable de compatir à nos faiblesses, mais un grand prêtre éprouvé en toutes choses, à notre ressemblance, excepté le péché.**

Avançons-nous donc avec assurance vers le Trône de la grâce, pour obtenir miséricorde et recevoir, en temps voulu, la grâce de son secours » (He 4, 15-16). Le Seigneur nous propose quelque chose qu'il a déjà expérimenté.

Évoquant la façon dont Simon de Cyrène a porté la croix de Jésus, saint Josémaria nous encourage à découvrir dans notre vie comment nous pouvons être des cyrénéens : « *Être volontairement le Cyrénéen du Christ, accompagner d'aussi près son Humanité souffrante, réduite à une loque, n'est pas un malheur pour une âme aimante, mais lui apporte la certitude de la proximité de Dieu qui, par ce choix, la bénit* »¹. La découverte consiste à mener ma lutte, qui pourrait me sembler injuste comme dans le cas de Simon, avec Jésus. Il s'agit d'une union avec lui dans mon effort actuel et non seulement lorsque j'ai réussi. L'accepter volontairement, comme faisant partie de ma vocation chrétienne, suppose d'ouvrir la porte à une découverte : que Jésus en personne est en train de faire un effort en moi et avec moi. Par conséquent, « *nous ne portons plus n'importe quelle croix, nous découvrons la Croix du Christ avec, en plus, la consolation de constater que le Rédempteur se charge d'en supporter le poids* »².

Mais le Seigneur nous invite aussi à contempler les fruits d'une vie qui étreint la Croix : la victoire sur le

¹ Saint Josémaria, *Sillon*, 739

² *Ibidem*, 158

péché et sur la mort, et sa glorification par le Père. Grâce à la Résurrection, nous avons en Jésus la preuve irréfutable que les sacrifices et les souffrances pour être fidèle à ce que Dieu notre Père nous a confié en valent la peine. Comme Saint Paul le dit, **notre détresse du moment présent est légère par rapport au poids vraiment incomparable de gloire éternelle qu'elle produit pour nous** (2 Co 14, 17). Bien unis à Jésus, nous pouvons contempler la Croix sans y voir une souffrance inutile, dépourvue de sens, mais bien la victoire et la Rédemption. Nous pouvons alors bien aborder les défis et les difficultés qui se présentent nécessairement lorsque nous essayons de suivre fidèlement le Christ dans son exemple de multiplier et de faire fructifier ce que le Père lui avait confié.

La grâce transfigure la lutte, sans pour autant l'éliminer

Le serviteur qui a enfoui son talent s'est peut-être senti accablé, triste, en voyant l'effort à fournir pour imiter ses compagnons. Se comparant à eux et se sentant incapable d'une telle tâche, il a cherché le chemin le plus facile et le plus sûr. Il a creusé la terre pour y enfouir le don reçu et, avec lui, toutes les possibilités qui l'accompagnaient. Ce scénario se répète chaque fois que nous évitons l'effort et l'inconfort propres à la réalisation de tout ce qui vaut la peine dans ce monde. N'oublions jamais que la lutte et l'effort dans une recherche amoureuse du bien ne sont ni injustes ni arbitraires. Ils

6. La gratitude nous incite à lutter

font partie de la vie, d'une vie que le Seigneur a sanctifiée. Tout au long de notre chemin d'ici-bas, l'union avec Jésus se fera précisément à travers une lutte libre et amoureuse pour grandir dans les vertus surnaturelles et humaines, étant donné que la grâce de Dieu ne se substitue pas à la dynamique de la vie et de la nature humaines, mais l'unit à Dieu.

Dès lors, nos efforts et notre lutte ne seront pas l'expression d'une autosuffisance ou d'un *néopélagianisme*. Car nous ne devons jamais oublier que, comme Saint Paul l'écrivait aux Philippiciens, « **c'est Dieu qui agit pour produire en vous la volonté et l'action, selon son projet bienveillant** » (Ph, 2, 13). La lutte ne s'oppose donc pas à l'action de la grâce en nous. Au fond, la croissance dans les vertus théologiques n'est autre chose que de l'amour, divin et humain, et la sainteté est précisément « *la plénitude de la charité* »³.

Saint Josémaria exprime la même vérité théologique dans le contexte de la prière : « *Ensuite, tandis que tu parlais à Notre Seigneur dans ta prière, tu as compris avec tellement plus de clarté que lutte est synonyme d'Amour, et tu lui as demandé un Amour plus grand, sans craindre le combat qui t'attend, parce que tu te battras pour lui, avec lui et en lui* »⁴. Plus nous essaierons d'aborder notre lutte comme une marque d'Amour, plus nous éprouverons le désir de voir grandir

³ Mgr F. Ocariz, *Lettre pastorale*, 9 janvier 2018, n°5

⁴ *Ibidem*

cet amour et cette lutte. Nous surmonterons la tentation d'enfouir ce que nous avons reçu, pour éviter les complications, et nous l'investirons dans la lutte qui accompagne nécessairement toute tâche

Libres pour grandir, libres pour apprendre

Dans sa lettre pastorale du 9 janvier, le Père nous aide à considérer plus en profondeur la relation intime entre liberté et lutte dans notre vie : « Plus nous sommes libres, plus nous pouvons aimer. Et l'amour est exigeant : "l'amour supporte tout, croit tout, espère tout" (1 Cor 13, 7) »⁵. En même temps, plus nous aimons, plus nous nous sentons libres, y compris dans les moments difficiles ou désagréables. « Plus notre charité est intense, plus nous sommes libres. Nous agissons également avec liberté d'esprit lorsque, sans envie de réaliser quelque chose, ou si cela nous coûte particulièrement, nous le faisons par amour : non pas parce que cela nous plaît, mais parce que nous l'avons décidé »⁶. Il ne s'agit pas d'une *technique* pour arriver à faire ce dont nous n'avons pas envie ou pour effacer avec les mots *amour* et *liberté* une réalité maussade. Il s'agit plutôt d'une vérité profonde de notre âme que chacun de nous est invité à découvrir. Plus nous nous identifions au don reçu de Dieu, avec nos talents et notre mission, mieux nous serons disposés à lutter, s'il le faut, pour prendre soin de

⁵ *Ibidem*, n°4

⁶ Saint Josémaria, *Amis de Dieu*, 60

6. La gratitude nous incite à lutter

ce don et le cultiver. Ni la peur ni le poids de l'obligation ne nous motivent, mais la gratitude envers Dieu et le désir de payer de retour son Amour. « La foi en l'amour de Dieu conduit chacune et chacun d'entre nous (cf. 1 Jn 4, 16) à répondre par l'amour à son Amour. Nous pouvons aimer parce que c'est lui qui nous a aimés le premier (1 Jn 4, 10). Savoir que l'Amour infini de Dieu se trouve non seulement à l'origine de notre existence, mais à chaque instant de notre vie, parce qu'il est plus intime à nous que nous ne le sommes nous-mêmes nous donne une pleine assurance »⁷.

Ces derniers temps, de gros efforts ont été accomplis pour comprendre de nouveau l'importance de la lutte dans un développement humain intégral, spécialement dans le domaine du travail professionnel et de l'éducation. « *Pensez un peu à vos collègues qui se distinguent par leur prestige professionnel, par leur honnêteté, par leur service dévoué. Ne consacrent-ils pas à ce travail de nombreuses heures de la journée, et même de la nuit ? N'avons-nous rien à apprendre d'eux ?* »⁸ Assurément, nous pouvons apprendre d'eux à mieux lutter et à être ainsi plus libres *pour* aimer davantage. Ceux qui luttent le mieux cherchent à mener une *lutte ouverte*. Voilà ce qu'ils peuvent nous apprendre. Ils ne voient pas leurs capacités, leurs *talents*, comme une réalité figée ou déterminée. Pour eux, à l'instar des deux

⁷ Mgr F. Ocariz, *Lettre pastorale*, 9 janvier 2018, n°4

⁸ Saint Josémaria, *Amis de Dieu*, 60

premiers serviteurs de la parabole de Jésus, ce qui leur est confié est destiné à se développer par l'effort et la lutte. Nous comprendrons ainsi que la lutte en vaut la peine par elle-même : les revers et les difficultés n'apparaissent plus comme des échecs, mais comme des occasions d'apprendre et de s'améliorer ; nous ne voyons plus l'effort sous un angle négatif, mais comme un signe de progrès ; et, bien loin de nous sentir blessés si les autres voient nos défauts, nous souhaitons mieux connaître nos faiblesses et bénéficier des conseils des autres.

Les deux premiers serviteurs de la parabole ont probablement pensé pouvoir développer les biens à eux confiés. Ils ont été attirés et inspirés par la confiance de leur maître. Nous pouvons nous aussi nous sentir inspirés, avec une semblable liberté, lorsque nous découvrons encore une fois comment l'amour de notre Père Dieu se trouve précisément dans la mission unique qu'il a confiée à chacun, une mission qui, pour être menée à bien, implique sacrifice et lutte.

Comme aux protagonistes de la parabole, le Seigneur nous a confié une mission merveilleuse. Il a voulu compter sur nous pour rendre présent son Amour infini au milieu du monde où nous vivons. Nous savons « *qu'en chaque personne Dieu nous attend (cf. Mt 25, 40). Il veut se rendre présent dans la vie des autres en se servant de nous ; donnons à pleines mains ce que nous avons reçu. Dans notre vie, mes enfants, nous avons reçu et nous recevons beaucoup d'amour. Le donner à Dieu*

6. La gratitude nous incite à lutter

et aux autres est l'acte le plus propre de la liberté. L'amour réalise la liberté, il la rachète : il lui permet de retrouver son origine et sa fin dans l'Amour de Dieu »⁹. Les deux premiers serviteurs ont cultivé le don de leur maître : ils ont découvert à la fin une récompense bien plus grande que celle à laquelle ils pouvaient s'attendre : **« Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t'en confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton seigneur »** (Mt 25, 23). Telle est la joie que nous recherchons et celle qui nous accompagne dans notre lutte, une joie débordante d'espérance qui a poussé Saint Paul à s'exclamer : **« J'estime, en effet, qu'il n'y a pas de commune mesure entre les souffrances du temps présent et la gloire qui va être révélée pour nous »** (Rm 8, 18).

Justin Gillespie

⁹ Mgr F. Ocariz, *Lettre pastorale*, 9 janvier 2018, n°4

7. Le sens de la mission (I)

Avoir le sens de la mission c'est vivre en se sachant envoyés par le Seigneur pour porter son Amour à ceux qui nous sont proches. Cela suppose de prendre à chaque instant -sous l'impulsion du Saint-Esprit- la décision d'agir en fonction de cette mission qui donne son contenu et sa finalité à notre passage sur la terre.

Les premiers chapitres du livre des Actes des Apôtres rapportent une scène qui n'a rien perdu de sa force. Après avoir été mis en prison, les apôtres sont miraculeusement délivrés par un ange et, au lieu de se cacher des autorités, ils retournent au Temple pour prêcher. Ils sont arrêtés une nouvelle fois et traduits devant les princes des prêtres. Surpris, ceux-ci leur reprochent leur comportement : nous vous avons formellement interdit d'enseigner au nom de celui-là. Les apôtres, loin de se laisser intimider, répondent : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes (Ac 5, 28-29).

Les premiers chrétiens ont hérité de cette profonde conviction. Le livre des Actes en propose de multiples exemples, sans compter l'histoire plus qu'éloquente des premiers siècles du christianisme. Avec le naturel de ce qui est authentique, nous nous retrouvons continuellement devant le même impératif : quant à nous, il nous est impossible de nous taire sur ce que nous avons vu et entendu (Ac 4, 19). Les croyants sont capables d'affronter des châtiments, voire le mort, sans perdre leur joie. Ils ont au cœur quelque chose qui les

rend heureux, une plénitude et une Vie que même la mort ne saurait leur enlever et qu'ils ne peuvent pas ne pas partager. Pour nous, arrivés à l'Église bien plus tard, une question claire s'impose : tout cela appartient-il uniquement au passé ? Ou bien ne devrions-nous pas vivre quelque chose de semblable

L'actualité de l'appel

Nous pourrions penser qu'un abîme nous sépare des premiers chrétiens, parce qu'ils possédaient un degré de sainteté que nous ne pourrions jamais atteindre ; que la proximité physique avec Jésus-Christ, ou tout au moins avec l'un des Douze, les a rendus pratiquement impeccables, allumant en eux un feu que rien ni personne ne pouvait éteindre. En réalité, il suffit d'ouvrir l'Évangile pour se rendre compte qu'il n'en est rien.

Les apôtres se présentent assez souvent comme des hommes ayant des misères, comme nous. D'autre part, ils n'ont pas reçu de préparation intellectuelle particulière. Jésus envoie les soixante-douze premiers quand ils n'ont passé que quelques semaines avec lui... (cf. Lc 10, 1-12). Cependant, les fidèles de l'Église primitive ont une idée claire à l'esprit : que Jésus-Christ, le Seigneur, est mort et est ressuscité pour chacun d'eux ; il leur a donné l'Esprit Saint et il compte sur eux pour que le Salut s'étende au monde entier. Faire de l'apostolat n'est pas une question de préparation et ne requiert pas d'être exceptionnellement doué. Il s'agit simplement d'accueillir l'appel du Christ, de s'ouvrir à

son Don et d'y répondre par le don de sa vie. C'est peut-être pour cela que le pape François a voulu nous rappeler, avec des mots de Saint Paul, que « le Seigneur a élu chacun d'entre nous pour que nous soyons "saints et immaculés en sa présence, dans l'amour" (Ep 1, 4) »¹.

L'Église de tous les temps est consciente d'avoir reçu un appel du Christ comportant une tâche à accomplir. Qui plus est, elle-même est l'appel et la tâche : l'Église « est missionnaire, puisqu'elle-même tire son origine de la mission du Fils et de la mission du Saint-Esprit, selon le dessein de Dieu le Père »². Elle n'est pas un beau désir ou une entreprise humaine. Non, sa mission « continue et développe au cours de l'histoire la mission du Christ lui-même »³. En d'autres mots, l'Église, et avec elle chacun de ses fidèles, est la continuation de la mission du Christ, envoyé sur terre pour rendre présent et porter à sa consommation l'Amour de Dieu pour ses créatures. Cela est possible, le Seigneur ayant envoyé et continuant de nous envoyer l'Esprit Saint qui est le principe de cet Amour.

Dès lors, nous aussi nous sommes le fruit d'un appel et notre vie s'inscrit dans une mission dans le monde et pour le monde. Notre vie spirituelle et l'idée que nous nous faisons de l'apostolat changent si nous les

1. Pape François, Exhort. ap. *Gaudete et exultate*, 19 mars 2018, n° 2.

2. Concile Vatican II, Décret *Ad Gentes*, 7 décembre 1965, n° 2.

3. *Ibid.* n° 5.

considérons dans cette perspective. Le Seigneur nous a cherchés et nous envoie au monde pour partager avec tous le Salut que nous avons reçu. « Allez, prêchez l'Évangile... Je serai avec vous... » — Voilà ce qu'a dit Jésus... et il te l'a dit à toi⁴. À moi : à chacune et à chacun. Nous pouvons considérer en la présence de Dieu : « Je suis chrétien parce que Dieu m'a appelé et envoyé ». Et, du fond du cœur, poussés par la force de son Esprit, nous répondrons avec des mots du Psaume : « Me voici, Seigneur, pour faire ta volonté ! » (Cf. Ps 40, 8-9).

L'expérience d'un mandat impératif

Pendant les années cinquante, alors qu'il se déplaçait à travers l'Europe pour rendre visite aux premiers fidèles de l'Opus Dei qu'il avait envoyés aux différents pays pour mettre en route les activités apostoliques de l'Œuvre, saint Josémaria « dirigeait souvent la prière du soir de ceux qui l'accompagnaient, les conduisant à réfléchir sur le texte de l'Évangile où le Seigneur dit à ses apôtres : “Je vous ai choisis pour que vous alliez...” , ut eatis »⁵. C'était une sorte de ritournelle. Il faisait en sorte que les mots de Jésus retentissent dans le cœur de ceux qui l'entouraient pour qu'ils réaffirment la vérité qui donnait un sens à leur vie et gardent vivant le sens de

4. *Chemin*, n° 904.

5. A. Vazquez de Prada, *Le fondateur de l'Opus Dei*, vol. 3, Le Laurier, Paris 2005, p. 346.

la mission qui était le ressort de leur entière existence : Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et établis, afin que vous alliez, que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure (Jn 15, 16).

Nous avons lu et entendu un bon nombre de récits sur les personnes qui ont suivi le Seigneur dans l'Opus Dei : le premier cercle, dans les locaux de l'institution Porta Cœli ; la première résidence, rue Ferraz ; l'intense vie de famille que saint Josémaria a cherché à promouvoir pendant les années dramatiques de la guerre civile ; la première expansion en Espagne ; l'arrivée à Rome ; l'expansion rapide dans le monde entier... Ces jeunes, certains moins jeunes, suivaient le fondateur conscients de répondre à un appel authentique de Dieu. Par l'intermédiaire de l'Œuvre, ils avaient rencontré Jésus-Christ et découvert un trésor pour lequel il valait la peine de donner la vie entière : l'Amour du Christ, la mission de porter cet Amour au monde entier, d'approcher le plus grand nombre de sa chaleur, d'allumer dans les cœurs ce feu divin. Nul besoin que quelqu'un le leur rappelle, tant ils étaient pressés de propager l'incendie. C'est fort compréhensible : « Le bien tend toujours à se communiquer. Chaque expérience authentique de vérité et de beauté cherche par elle-même son expansion. ⁶ »

Les uns étaient jeunes et enthousiastes, d'autres peut-être un peu plus réservés et rationnels ; mais tous étaient

6. Pape François, Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, 24 novembre 2013, n° 9.

convaincus que, derrière ce jeune prêtre et l'œuvre qu'il avait entre ses mains, se trouvait une volonté explicite de Dieu. Voilà pourquoi ils ont été capables de suivre l'invitation du Seigneur, de tout laisser pour le suivre. Ils avaient bien expérimenté ce que saint Josémaria leur répétait : n'oubliez pas, mes enfants, que nous ne sommes pas seulement des âmes qui s'unissent à d'autres âmes pour faire quelque chose de bon. C'est beaucoup... mais c'est peu. Nous sommes des apôtres qui remplissons un mandat impératif du Christ⁷. Puisqu'ils suivaient Jésus avec une joyeuse liberté, ce mandat n'était pas pesant, bien au contraire. C'est ce que le fondateur avait aussi l'habitude de leur dire : cette conviction surnaturelle de la divinité de l'entreprise finira par vous donner un enthousiasme et un amour si intenses pour l'Œuvre, que vous vous sentirez infiniment heureux de vous sacrifier pour qu'elle se réalise⁸. Ils n'avaient besoin de personne pour gloser le sens de ces mots : ils les vivaient.

Nous ne faisons pas de l'apostolat, nous sommes apôtres !

La lecture de ces récits portant sur les débuts ne nous laisse pas indifférents. Un bon nombre de siècles se sont

7. *Instruction 19 mars 1934*, n° 27, dans *Chemin, Édition historico-critique*, note du point 942.

8. *Instruction 19 mars 1934*, n° 49, dans A. Vazquez de Prada, *Le fondateur de l'Opus Dei*, vol. 1, Le Laurier, Paris 2005, p. 577.

écoulés depuis la prédication apostolique, mais cent ans à peine depuis la fondation de l'Œuvre. Toute l'histoire de l'Église nous permet de comprendre que l'appel du Seigneur continue de retentir à travers les siècles, dans le cœur de chaque croyant, le nôtre aussi. L'Amour a fait irruption dans notre vie, nous avons été saisis par le Christ (cf. Ph 3, 12). Une chose en entraîne l'autre. Plus notre vie est centrée sur le Christ, plus se renforce le sens missionnaire de notre vocation, dans un don de soi entier et joyeux ⁹.

Les premiers et les premières de l'Œuvre, comme les premiers chrétiens, ont rencontré Jésus-Christ et embrassé de toutes leurs forces son Amour et la mission qu'il leur présentait, leur vie s'en trouvant merveilleusement transformée. En eux s'est accompli ce que le Père a voulu nous rappeler peu après son élection : Nous avons été créés libres pour aimer un Dieu qui appelle, un Dieu qui est amour et qui met en nous l'amour capable de l'aimer et d'aimer les autres. Cette charité nous donne une pleine conscience de notre mission, qui n'est pas un apostolat exercé de manière sporadique ou optionnelle, mais habituellement et par vocation ; c'est l'idéal de toute une vie (Saint Josémaria, Instruction, mai 1935/14-IX-1950, n° 15) ¹⁰.

La mission apostolique qui remplit la vie entière n'est pas une démarche imposée de l'extérieur, ni une charge

9. Du Père, Lettre pastorale, 14 février 2017, n° 8.

10. *Ibid.* n° 9.

7. *Le sens de la mission (I)*

à ajouter à nos obligations quotidiennes ; c'est l'expression la plus exacte de notre identité, découverte grâce à l'appel reçu : Nous ne faisons pas de l'apostolat, nous sommes apôtres ! ¹¹

En même temps, en vivant cette mission, notre identité d'apôtres se renforce. Dans ce domaine, la vie de Saint Paul est toujours une source d'inspiration. En lisant le récit de ses voyages, notre attention est attirée par les nombreuses occasions où sa mission n'a pas atteint le résultat escompté. Lors du premier, par exemple, il est rejeté par les Juifs d'Antioche de Pisidie et expulsé plus tard de leur ville ; il s'est vu dans l'obligation de fuir à Iconium, menacé de mort ; il est lapidé dans une ville de Lycaonie... (cf. Ac 13-14).

Malgré tout, l'Apôtre des nations ne perd pas de vue l'appel entendu de Jésus sur le chemin de Damas et davantage précisé dans cette ville. C'est pourquoi il ne se lasse pas de répéter : L'amour du Christ nous presse ! (2 Co 5, 14). Il va même jusqu'à se présenter auprès d'une communauté qui ne le connaissait pas encore comme Paul, serviteur du Christ Jésus, appelé à être Apôtre, mis à part pour l'Évangile de Dieu (Rm 1, 1). Voilà ce qu'il est : « Appelé à être Apôtre ». Juste après, il s'adresse à ces fidèles comme appelés de Jésus Christ, bien-aimés de Dieu, saints par vocation (Rm 1, 6-7). Paul se sait appelé de Dieu, tout en étant bien conscient que,

11. *Ibid.*

en réalité, tous les fidèles le sont aussi ¹². Son sens de la mission l'amène à vivre une fraternité allant bien au-delà des liens terrestres.

De façon analogue, à la question « Qui suis-je ? » nous pourrions répondre : « Je suis quelqu'un que Dieu aime et Jésus-Christ a sauvé ; choisi pour être apôtre, appelé à conduire beaucoup de gens à l'Amour que j'ai reçu. C'est pourquoi l'apostolat n'est pas pour moi une charge... mais une nécessité ». Ayant rencontré Jésus-Christ, nous savons être sel et lumière et, dès lors, nous ne pouvons cesser de donner une saveur et d'éclairer, où que nous nous trouvions. Ce genre de découverte révolutionne la vie spirituelle et nul ne peut la faire à ma place.

Avec la force de l'Esprit Saint

Lorsque nous découvrons le Seigneur dans notre vie, quand nous nous savons aimés, appelés, choisis et que nous nous décidons à le suivre c'est comme si une lumière s'allumait en nous ; c'est un élan mystérieux qui pousse l'homme à consacrer ses plus nobles énergies à une activité qui, avec la pratique, prend la consistance d'un vrai métier ¹³.

12. C'est précisément de là que vient le terme Église, *ekklesia*, littéralement « les convoqués », c'est-à-dire « nous tous qui avons été baptisés et croyons en Dieu, nous sommes convoqués par le Seigneur » (cf. *Compendium* du Catéchisme de l'Église Catholique, n° 147).

13. Lettre 9 janvier 1932, n° 9.

La mission apostolique est, en premier lieu, « comme si une lumière s'allumait en nous ». L'obscurité de l'existence, consistant à ne pas connaître avec certitude le sens de notre vie, s'évanouit. L'invitation que Jésus-Christ nous adresse nous permet de comprendre notre passé, tout en nous offrant une route claire pour l'avenir. C'est ainsi que Jésus a vécu sur la terre. Lorsque la foule lui demande de rester dans un lieu déterminé, il sait qu'il doit poursuivre son voyage, car c'est pour cela que j'ai été envoyé (Lc 4, 43). Même au moment d'affronter sa Passion, il reste serein et confiant, et devant le juge romain il n'hésite pas à dire : moi, je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité (Jn 18, 37)

Vivre ayant le sens de la mission c'est se savoir à tout moment envoyé par le Seigneur pour porter son Amour à ceux qui nous entourent : c'est pour cela que nous avons été créés. C'est aussi décider en chaque instant ce qu'il faut faire en fonction de la mission qui donne un contenu et une finalité à notre passage sur la terre. Des difficultés, des obstacles, des contrariétés peuvent se présenter ; des moments d'obscurité aussi. Mais l'étoile qui marque le nord continue de briller sur le firmament. Ma vie possède un pourquoi, une lumière à même de m'orienter.

La lumière de la mission est en même temps une impulsion. Or, il ne s'agit pas d'une force humaine. Nous connaissons sans doute des moments d'enthousiasme sensible, où nous serons animés du désir brûlant de

communiquer le feu du Christ à notre entourage. Cependant, tous ceux qui suivent le Seigneur depuis un certain temps connaissent le va-et-vient de cet élan humain, ce qui n'est pas mauvais en soi : simplement humain. Les saints sont les premiers à l'avoir expérimenté, comme, sans chercher loin, nous le rappelle la vie du bienheureux Álvaro del Portillo. Peu après avoir demandé son admission dans l'Œuvre, nous le savons bien, il a écrit au fondateur en reconnaissant que son enthousiasme avait disparu ¹⁴.

Dans toutes ces questions, il convient de se rappeler ceci : la force authentique, le dynamisme qui nous fait sortir de nous-mêmes pour servir les autres, « n'est pas une stratégie, mais la force même de l'Esprit Saint, Charité incréée » ¹⁵. En effet, « aucune motivation ne sera suffisante si ne brûle dans les cœurs le feu de l'Esprit ». C'est précisément pourquoi « pour maintenir vive l'ardeur missionnaire, il faut une confiance ferme en l'Esprit Saint, car c'est lui qui “vient au secours de notre faiblesse” (Rm 8, 26). Mais cette confiance généreuse doit s'alimenter et c'est pourquoi nous devons sans cesse l'invoquer » ¹⁶. Nous autres fidèles de l'Opus

14. Cf. *Chemin, Édition historico-critique*, commentaire du point n° 994.

15. Du Père, *Lettre pastorale*, 14 février 2017, n° 9.

16. Pape François, Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, 24 novembre 2013, n° 261 et 280, respectivement. Dans le même document, il suggère : « Invoquons-le aujourd'hui, en nous appuyant sur la prière

Dei nous l'invoquons chaque jour dans la sainte messe, dans plusieurs prières vocales comme le Saint Rosaire ou les Preces de l'Œuvre. Nous lui adressons d'autres prières qui peuvent nous aider beaucoup, comme la Séquence de la messe de la Pentecôte ou l'hymne *Veni Creator Spiritus*, et tant d'autres composées au long des siècles en son honneur. Par chacune de ses prières, nous exprimons le désir de le voir venir, de nous transformer, de nous remplir de l'Amour et de la force qui ont animé le Seigneur. Nous lui demanderons alors : « Esprit d'amour, créateur et sanctificateur des âmes, dont le premier travail est de nous transformer jusqu'à ressembler à Jésus, aide-moi à ressembler à Jésus, à penser comme Jésus, à parler comme Jésus, à aimer comme Jésus, à souffrir comme Jésus, à agir en tout comme Jésus »¹⁷.

Ainsi, l'élan transformateur de l'Esprit Saint nous donnera un cœur brûlant comme celui de Jésus-Christ et la mission apostolique deviendra le sang qui fait battre notre cœur. Petit à petit, cette activité qui, avec la pratique, prend la consistance d'un vrai métier¹⁸ prendra forme pour nous. Si nous nous laissons guider par l'Amour de Dieu, si nous restons attentifs à ses inspirations et tenons compte des petits gestes qu'il nous

sans laquelle toute action court le risque de rester vaine, et l'annonce, au final, de manquer d'âme » (Ibid. n° 259).

17. Alexis Riaud, *La acción del Espíritu Santo en las almas*, Palabra, Madrid 1983, p. 49-50.

18. Lettre 9 janvier 1932, n° 9.

indique, l'apostolat devient le métier qui définit notre identité. Nous n'aurons pas besoin de nous le proposer, nous n'aurons pas non plus besoin d'être ici ou là, dans tel ou tel contexte, pour agir en apôtres. De même que quelqu'un est médecin, sans se limiter à devenir médecin, et qu'il ne cesse en aucun lieu ni aucune circonstance (dans un autobus dont l'un de voyageurs a un étourdissement, en vacances, en semaine ou pendant la fin de la semaine), nous, nous sommes apôtres partout et en toute circonstance. Au fond, il s'agit de quelque chose d'aussi simple que d'être ce que nous sommes déjà : tous ceux qui se laissent conduire par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu (Rm 8, 14). L'essentiel est de demeurer ouvert à l'action du Paraclet, attentif à « reconnaître comment nous pouvons mieux accomplir cette mission qui nous a été confiée dans le Baptême »¹⁹ et qui nous permet de réaliser notre vie.

19. Pape François, Exhort. ap. *Gaudete et exultate*, 19 mars 2018, n° 174.

8. Le sens de la mission (II)

Par dynamisme propre, la charité, don de Dieu, s'exprime dans l'apostolat : « pour un fils de Dieu, amitié et charité sont une seule chose : lumière divine source de chaleur » (Forge, 565). L'Église croît par la charité de ses fidèles et, seulement après, viennent la structure et l'organisation, comme fruits de cette charité et à son service.

Saint Luc décrit avec des traits très vifs la vie des premiers croyants de Jérusalem après la Pentecôte : chaque jour, d'un même cœur, ils fréquentaient assidûment le Temple, ils rompaient le pain dans les maisons, ils prenaient leurs repas avec allégresse et simplicité de cœur ; ils louaient Dieu et avaient la faveur du peuple tout entier. Chaque jour, le Seigneur leur adjoignait ceux qui allaient être sauvés (Ac 2, 46-47). En dépit de cela, les difficultés vont vite arriver : l'emprisonnement de Jean et de Pierre, le martyre d'Étienne et, pour finir, une persécution ouverte.

C'est précisément dans ce contexte que l'évangéliste rapporte un fait étonnant : ceux qui s'étaient dispersés annonçaient la Bonne Nouvelle de la Parole là où ils passaient (Ac 8, 4). L'on est surpris de constater qu'ils n'ont pas renoncé à annoncer le Salut, alors que leur vie était en danger. Il ne s'agit pas d'un fait ponctuel. C'est le reflet d'un dynamisme permanent. Nous trouvons un peu plus loin une donnée assez semblable : Les frères dispersés par la tourmente qui se produisit lors de

l'affaire d'Étienne allèrent jusqu'en Phénicie, puis à Chypre et Antioche, sans annoncer la Parole à personne d'autre qu'aux Juifs (Ac 11, 19). Qu'est-ce qui poussait ces premiers fidèles à parler du Seigneur à ceux qu'ils rencontraient, même à l'heure où ils cherchaient à échapper à la persécution ? C'était la joie qu'ils avaient trouvée et qui remplissait leur cœur : ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons à vous aussi, pour que, vous aussi, vous soyez en communion avec nous (1 Jn 1, 3). Ils l'annoncent en toute simplicité, afin que notre joie soit parfaite (1 Jn 1, 4). Ils se devaient de partager l'Amour qu'ils avaient croisé sur leur route. La joie est contagieuse. Les chrétiens d'aujourd'hui ne pourraient-ils pas faire la même expérience ?

La voie de l'amitié

Un détail de cette scène du livre des Actes est très significatif. Parmi ceux qui s'étaient dispersés, il y en avait qui étaient originaires de Chypre et de Cyrène, et qui, en arrivant à Antioche, s'adressaient aussi aux gens de langue grecque pour leur annoncer la Bonne Nouvelle : Jésus est le Seigneur (Ac 11, 20). Les chrétiens n'évoluaient pas dans des cercles fermés ni ne cherchaient à trouver des lieux particulièrement appropriés pour annoncer la Vie et la Liberté qu'ils avaient reçues. Chacun d'eux partageait sa foi avec naturel dans les milieux qui lui étaient les plus proches, auprès des gens que Dieu avait placés sur sa route. Tel Philippe avec l'Éthiopien qui s'en retournait de Jérusalem, tels Aquila et son épouse Priscille auprès du

jeune Apollos (cf. Ac 8, 26-40 ; 18, 24-26). L'Amour de Dieu qui comblait leur cœur les amenait à se soucier de tous et à partager avec eux ce trésor « qui nous grandit et qui peut rendre meilleurs et plus heureux ceux qui le reçoivent »¹. Si nous prenons comme point de départ notre intimité avec Dieu, nous pourrions nous adresser à nos proches et partager avec eux ce que nous vivons. Mieux encore, nous voudrions nous approcher d'encore davantage de gens pour partager avec eux la Vie nouvelle que le Seigneur nous donne. Ainsi, maintenant comme alors, on pourra dire que la main du Seigneur était avec eux : un grand nombre de gens devinrent croyants et se tournèrent vers le Seigneur (Ac 11, 21).

Une deuxième idée à considérer à la lumière de l'histoire est que l'Église se développait et continue de se développer moins par une action structurée et organisée que par la pratique de la charité de ses fidèles. La structure et l'organisation arriveraient plus tard, précisément comme fruit de la charité, et à son service. Dans l'histoire de l'Œuvre nous avons vu quelque chose de semblable. Ceux qui, les premiers, ont suivi saint Josémaria aimaient les autres d'une affection sincère et c'est dans cette atmosphère que le message de Dieu s'est frayé un chemin. Comme ce fut le cas de la première résidence : « "Ceux de Luchana 33" étaient des amis unis par le même esprit chrétien transmis par le Père. C'est pour cette raison que ceux qui se sont sentis à l'aise

1. Pape François, Exhort. ap. *Gaudete et exultate*, 19 mars 2018, n° 131.

dans l'atmosphère qui s'était formée autour de Don Josémaría et des personnes qui l'entouraient, sont revenus. En fait, si tu allais sur invitation à l'appartement de Luchana, tu restais plutôt par amitié »².

Le rappel de ces aspects de l'histoire de l'Église et de l'Œuvre nous fait du bien alors que le développement qui s'est produit au long des années risquerait de nous donner davantage de confiance dans les œuvres d'apostolat que dans le travail personnel de chacun. Le Père a tenu à nous le rappeler récemment : « Les circonstances actuelles de l'évangélisation rendent encore plus évidente, si c'est possible, la priorité qu'il convient de donner aux relations de personne à personne. D'ailleurs, cette dimension relationnelle est au cœur de la manière de faire de l'apostolat que saint Josémaría avait découverte dans les récits évangéliques »³.

En réalité, il est naturel qu'il en soit ainsi. Si le dynamisme de l'apostolat est fondé sur la charité, don de Dieu, chez un chrétien, chez un enfant de Dieu, l'amitié et la charité ne font qu'un : une lumière divine qui communique sa chaleur⁴. L'amitié est amour et, pour un enfant de Dieu, une charité authentique. Il ne s'agit donc pas de chercher à avoir des amis pour faire de l'apostolat, car l'amitié et l'apostolat sont des manifestations d'un même amour. Qui plus est, « l'amitié elle-même est

2. J. L. González Gullón, *DYA –La Academia y Residencia en la historia del Opus Dei (1933-1939)*, Rialp, Madrid, p. 196.

3. Du Père, Lettre pastorale, 14 février 2017, n° 9.

4. Saint Josémaría, *Forge*, n° 565.

apostolat. L'amitié est un dialogue dans lequel nous donnons et nous recevons la lumière ; dans lequel des projets surgissent, alors que l'on s'ouvre mutuellement des horizons ; dans lequel nous nous réjouissons de ce qui est bon et nous nous soutenons dans ce qui est difficile. C'est enfin un dialogue dans lequel nous passons un bon moment, parce que Dieu veut que nous soyons contents »⁵. Il n'est pas inutile de se demander : comment est-ce que je m'occupe de mes amis ? Est-ce que je partage avec eux la joie de savoir à quel point je suis important pour Dieu ? D'autre part, est-ce que je cherche à atteindre plus de monde, des gens qui n'ont peut-être jamais rencontré un croyant, afin de les approcher de l'Amour de Dieu ?

Aux carrefours du monde

En effet, annoncer l'Évangile, ce n'est pas là pour moi un motif de fierté, c'est une nécessité qui s'impose à moi. Malheur à moi si je n'annonçais pas l'Évangile ! (1 Co 9, 16) Ces mots de Saint Paul sont un appel continu pour l'Église. Pareillement, sa conscience d'avoir été appelé par Dieu pour une mission est un modèle toujours actuel : certes, si je le fais de moi-même, je mérite une récompense. Mais je ne le fais pas de moi-même, c'est une mission qui m'est confiée (1 Co 9, 17). L'apôtre des nations était conscient d'avoir été appelé pour faire parvenir le nom de Jésus-Christ auprès des nations, des

5. Du Père, Lettre pastorale, 9 janvier 2018, n° 14.

rois et des fils d'Israël (Ac 9, 15). D'où le sens d'une sainte urgence qu'il éprouvait pour les atteindre tous.

Lorsque l'Esprit Saint l'a conduit en Grèce au cours de son deuxième voyage, le cœur de Paul se dilatait et devenait brûlant au fur et à mesure qu'il percevait autour de lui la soif de Dieu. Saint Luc raconte que tandis qu'il attendait à Athènes ses compagnons restés à Berea, il avait l'esprit exaspéré en observant la ville livrée aux idoles (Ac 17, 16). Selon son habitude, il s'est d'abord rendu à la synagogue. Mais, insatisfait, il est allé dès que possible à l'Agora, jusqu'à ce que les Athéniens eux-mêmes lui demandent de leur parler de cet enseignement nouveau que tu proposes (Ac 17, 19). C'est ainsi qu'à l'aéropage d'Athènes, lieu de rencontre des courants de pensée les plus actuels et influents, Paul a annoncé le nom de Jésus-Christ.

Comme l'Apôtre, nous aussi nous sommes « appelés à contribuer, dans un esprit d'initiative et de spontanéité, à l'amélioration du monde et de la culture d'aujourd'hui, pour qu'ils s'ouvrent aux desseins de Dieu pour l'humanité : cogitationes cordis eius, les projets de son cœur, qui se transmettent de génération en génération [Ps 33 (32),11] »⁶. Il est naturel que chez un bon nombre de fidèles chrétiens naisse le désir de parvenir aux endroits « appelés à jouer un grand rôle dans la société de demain »⁷. Il y a deux mille ans, c'était Athènes et Rome. De nos jours, quels sont ces lieux ? Peut-on y

6. Du Père, Lettre pastorale, 14 février 2017, n° 8.

7. *Ibid.* n° 29.

trouver des chrétiens capables d'être la bonne odeur du Christ (2 Co 2, 15) ? Nous-mêmes, ne pourrions-nous pas faire quelque chose pour nous approcher de ces lieux qui, assez souvent, ne sont plus des lieux physiques ? Pensons aux grands espaces où beaucoup de gens prennent des décisions importantes, vitales pour leur vie... mais pensons aussi à notre ville, à notre quartier, à notre lieu de travail. Pensons au grand travail qui pourrait se faire grâce à la présence à ces endroits de quelqu'un promouvant une vision plus juste et solidaire de l'être humain, sans distinction de pauvres et de riches, de malades et de bien-portants, de gens du cru ou d'étrangers, etc.

À la réflexion cela fait partie de la mission des fidèles laïcs dans l'Église. Comme le Concile Vatican II l'a proposé, eux aussi « sont appelés par Dieu pour travailler comme du dedans à la sanctification du monde, à la façon d'un ferment, en exerçant leurs propres charges sous la conduite de l'esprit évangélique, et pour manifester le Christ aux autres, avant tout par le témoignage de leur vie, rayonnant de foi, d'espérance et de charité »⁸. Cet appel, commun à tous les fidèles laïcs, se concrétise de façon particulière chez ceux qui ont reçu la vocation à l'Opus Dei. Saint Josémaria décrivait l'apostolat de ses filles et de ses fils comme une piqûre intraveineuse dans le torrent circulatoire de la société⁹. Il les voyait animés du désir de porter le Christ dans tous

8. Concile Vatican II, Const. dogm. *Lumen gentium*, n° 31.

9. De notre Père, *Instruction*, 19 mars 1934, n° 42.

8. *Le sens de la mission (II)*

les milieux où s'accomplissent les tâches humaines : à l'usine, au laboratoire, dans les champs, dans l'atelier de l'artisan, dans les rues de la grande ville et sur les sentiers des montagnes¹⁰, afin de le hisser par leur travail au sommet de toutes les activités terrestres¹¹.

Désireux de maintenir vivant ce trait constitutif de l'Œuvre, le Père nous encourage dans sa première lettre en tant que prélat à « susciter parmi nos proches la passion pour leur profession, aussi bien chez ceux qui sont encore étudiants, et qui doivent être habités par le désir de bâtir un monde meilleur, que chez ceux qui exercent déjà une profession ou un métier. Il convient que tous, mus par une intention droite, nourrissent la sainte ambition d'arriver loin et de laisser une trace »¹². Il ne s'agit pas « d'être à la pointe » par prurit d'originalité, mais de prendre conscience que pour les fidèles de l'Opus Dei se mettre au goût du jour, comprendre le monde moderne, est une chose naturelle et instinctive, étant donné qu'ils vivent aux côtés des autres citoyens et qu'avec ces autres citoyens et au même titre qu'eux ils créent ce monde et contribuent à sa modernité¹³. Cette belle tâche exige de nous l'effort permanent de sortir de notre petit monde et de lever les yeux vers l'horizon immense du Salut. Le monde entier attend la présence vivifiante des chrétiens ! Nous, en

10. *Quand le Christ passe*, n° 105.

11. *Ibid.* n° 183.

12. Du Père, Lettre pastorale, 14 février 2017, n° 8.

13. *Entretiens*, n° 26.

revanche, « que de fois nous nous sentons engourdis par le confort de la rive ! Mais le Seigneur nous appelle à naviguer au large et à jeter les filets dans des eaux plus profondes (cf. Lc 5, 4). Il nous invite à consacrer notre vie à son service. Attachés à lui, nous avons le courage de mettre tous nos charismes au service des autres. Puissions-nous nous sentir récompensés par son amour (cf. 2 Co 5, 14) et puissions-nous dire avec Saint Paul : “Malheur à moi si je n’annonçais pas l’Évangile !” (1 Co 9, 16) »¹⁴.

Le souci de toutes les Églises

Dans le cœur de l’apôtre bat, à côté de son désir d’apporter le Salut au plus grand nombre, le souci de toutes les Églises (2 Co 11, 28). Dès ses débuts, l’Église a eu certains besoins : le livre des Actes nous dit que Barnabé vendit un champ qu’il possédait et en apporta l’argent qu’il déposa aux pieds des Apôtres (Ac 4, 37) ; Saint Paul rappelle dans plusieurs de ses lettres la collecte qu’il préparait pour les chrétiens de Jérusalem. Sur ce point précis aussi, l’Œuvre n’a pas été une exception. Une semaine à peine après son arrivée à Rome, le 30 juin 1946, saint Josémariam écrivait une lettre aux membres du conseil général, dont le siège était à l’époque à Madrid : Je pense aller à Madrid au plus tôt,

14. Pape François, Exhort. ap. *Gaudete et exultate*, 19 mars 2018, n° 130.

puis revenir à Rome. Ricardo¹⁵, il faut préparer aussi de toute urgence six cent mille pèsètes. Cela semble de la folie, compte tenu de nos grosses difficultés financières. Mais il est indispensable d'acquérir une maison ici¹⁶. Les besoins financiers pour les maisons de Rome n'avaient fait que commencer et, comme les premiers chrétiens, tous dans l'Œuvre les prenaient à titre personnel. Ces dernières années, D. Javier racontait tout ému l'histoire des deux prêtres arrivés en Uruguay pour commencer le travail de l'Opus Dei. Ils ont reçu quelque temps après un don important, qui les aurait tirés d'affaire. Cependant, ils n'ont pas hésité une seule seconde à tout envoyer pour les maisons de Rome.

Les besoins matériels n'ont pas pris fin après le départ pour le ciel de saint Josémaria, mais demeurent et demeureront pour toujours. Dieu merci, les activités se multiplient partout dans le monde, sans compter les besoins de celles qui existent déjà. C'est pourquoi il est tout aussi important de maintenir vivant chez tous le sens de nos responsabilités pour subvenir à ces besoins. Comme le Père nous le rappelle, « notre amour de l'Église nous poussera à rechercher des moyens pour développer l'apostolat »¹⁷. Il ne suffit pas de faire un

15. Ricardo Fernandez Vallespin était à l'époque l'administrateur général de l'Œuvre et, par conséquent, celui qui veillait aux besoins financiers.

16. A. Vazquez de Prada, *Le fondateur de l'Opus Dei*, vol. III, Le Laurier, Paris, p. 46.

17. Du Père, Lettre pastorale, 14 février 2017, n° 8.

effort, il faut encore que cet effort naisse de notre amour pour l'Œuvre.

Disponibilité pour faire l'Œuvre

Nous pourrions en dire autant d'une autre manifestation merveilleuse de notre foi dans l'origine divine de notre appel pour faire l'Opus Dei sur la terre. Nous connaissons bien la joie que saint Josémaria éprouvait devant le don de soi plein de joie qu'il voyait chez ses filles et ses fils. Dans une de ses dernières lettres, il remerciait le Seigneur parce qu'ils avaient fait preuve d'une disponibilité totale — dans le cadre de leurs devoirs d'état au milieu du monde — au service de Dieu et de l'Œuvre¹⁸. Les moments d'incertitude et de contestation dans la vie de l'Église et du monde faisaient briller d'un éclat tout particulier ce don de soi généreux : jeunes et moins jeunes, ils sont allés ici et là avec le plus grand naturel, ou bien ils sont restés fidèles et sans se fatiguer au même endroit ; ils ont changé de milieu quand cela était nécessaire, ils ont interrompu un travail et ont consacré leurs efforts à une autre tâche qui s'avérait plus intéressante pour des motifs apostoliques ; ils ont appris de nouvelles choses, ils ont accepté avec joie de se cacher et de disparaître, en cédant leur place à d'autres : monter et descendre¹⁹.

18. De notre Père, Lettre, 14 février 1974, n° 5.

19. *Ibid.*

8. *Le sens de la mission (II)*

En effet, bien que l'Œuvre ait pour activité principale l'apostolat personnel de chacun de ses fidèles²⁰, n'oublions pas qu'elle promeut aussi certaines activités collectives sociales, éducatives et de bienfaisance. Ce sont d'autres manifestations du même amour brûlant que Dieu a mis dans notre cœur. En outre, la formation que l'Œuvre donne exige une certaine structure²¹, le minimum possible, mais un minimum indispensable. Le même sens de la mission qui nous amène à nous approcher des gens et à tâcher d'être un levain dans les centres de décision de la vie humaine nourrit en nous le souci salutaire de ces besoins de l'Œuvre.

Un bon nombre de fidèles de l'Opus Dei, célibataires et mariés, travaillent dans les œuvres apostoliques de différents types. Certains s'occupent des tâches de formation et de gouvernement dans l'Œuvre. Bien qu'elles ne constituent pas l'essence de leur vocation, le fait d'être ouvert à ces charges appartient à leur façon concrète d'être Opus Dei. C'est pourquoi le Père les encourage à avoir, en plus d'une « passion pour leur profession », « une disponibilité active et généreuse pour se consacrer, lorsque cela est nécessaire, aux tâches de formation et de gouvernement »²². Il ne s'agit pas d'accepter ces tâches comme une charge imposée, n'ayant rien à voir avec notre vie. Bien au contraire, c'est quelque chose qui naît de la conscience d'avoir été

20. Entretiens, n° 51.

21. *Ibid.*, n° 63.

22. Du Père, Lettre pastorale, 14 février 2017, n° 8.

appelé par Dieu pour une grande tâche et, comme Saint Paul, de vouloir se faire l'esclave de tous afin d'en gagner le plus grand nombre possible (1 Co 9, 19). Ces tâches sont, de facto, un travail professionnel exigeant une préparation spécifique et méticuleuse²³ [23]. C'est pourquoi ceux qui acceptent ce genre de charges le font dans l'esprit du sens de la mission et les exercent animés du désir d'apporter leur petite pierre à l'ensemble. Pour la même raison, elles ne les amènent pas à quitter le monde, mais, le cas échéant, elles seront pour eux le moyen d'y rester afin de le réconcilier avec Dieu, comme le gond autour duquel tourne leur sanctification.

Dans l'Église primitive, les disciples avaient un seul cœur et une seule âme (Ac 4, 32). Ils vivaient attentifs les uns aux autres, dans une fraternité pleine de charme. Qui donc faiblit, sans que je partage sa faiblesse ? Qui vient à tomber, sans que cela me brûle ? (2 Co 11, 29). Rayonnant de l'endroit même où ils avaient trouvé la joie de l'Évangile, ils ont rempli le monde de lumière. Tous ressentaient le souci d'approcher le plus grand nombre du Salut chrétien. Tous souhaitaient collaborer au travail des apôtres : par leur vie donnée à Dieu, par leur hospitalité, par leur aide matérielle, ou en se mettant à leur disposition, comme ceux qui ont accompagné Saint Paul dans ses voyages. Ce tableau n'appartient pas au passé, c'est une merveilleuse réalité que nous voyons incarner dans l'Église et dans l'Œuvre et que nous aussi nous sommes appelés à incarner de nos jours, avec

23. De notre Père, Lettre 29 septembre 1957, n° 9.

8. *Le sens de la mission (II)*

l'actualité permanente de notre réponse libre au don de Dieu.

9. Plaire à Dieu

L'appel du Seigneur à "être parfait comme le Père céleste" (Mt 5, 48) consiste à vivre en enfants de Dieu, conscients de la valeur que nous avons à ses yeux, sans jamais perdre l'espérance ni la joie qui naît de se savoir fils d'un Père si bon.

En pleine guerre civile d'Espagne, après s'être caché pendant plusieurs mois en divers endroits, saint Josémaria décide de quitter la capitale. Il avait besoin de s'installer en un lieu sûr, où sa vie ne serait pas en danger, pour reprendre sa mission apostolique. Accompagné d'un groupe de ses fils spirituels, il traverse les Pyrénées. Après un voyage long et risqué, il arrive à Andorre. Il s'arrête à Lourdes et se rend à Pampelune, où l'évêque l'accueille et lui offre un logement. C'est là, peu après son arrivée, qu'il fait une retraite tout seul au cours des fêtes de Noël 1937. À un moment de sa prière, il écrit : *Méditation : grande froideur ; au début seul brillait le désir puéril que « Dieu, mon Père, soit content, le jour où il devra me juger ». Juste après, une forte secousse : Jésus, dis-moi quelque chose ! répétée maintes fois, bien peiné devant cette glace intérieure. Et une invocation à ma Mère du ciel — Maman ! et aux anges gardiens, et à mes enfants qui jouissent de Dieu... Alors, d'abondantes larmes et*

des clameurs...et une prière. Résolution : « être fidèle à mon horaire, dans la vie ordinaire »¹.

Ce sont ses notes intimes dans lesquelles il dévoile ses sentiments, son affectivité, son état d'âme, et il le fait intensément : glace, larmes, désirs... Il cherche la protection de ses Amours : le Père, Jésus, Marie. Et, chose étonnante, en plein milieu de la grande tribulation extérieure du moment, il prend une résolution qui pourrait sembler triviale : respecter un horaire dans la vie ordinaire. Telle est sans doute une des grandeurs de saint Josémaria : conjuguer un rapport affectif avec Dieu, intime et passionné, avec la fidélité quotidienne dans les choses ordinaires, apparemment insignifiantes.

Un risque pour ceux qui souhaitent plaire à Dieu

Plaire à quelqu'un est l'opposé de l'attrister et de le décevoir. Puisque nous voulons aimer Dieu et lui plaire, il est logique que nous ayons peur de le décevoir. Cependant, la peur pourrait parfois entraîner dans notre cœur exactement ce que nous voudrions éviter. D'autre part, la peur est un sentiment *négatif*, ne pouvant servir de fondement à une vie pleine. C'est peut-être pourquoi « dans les Saintes Écritures, nous trouvons 365 fois l'expression “sois sans crainte”, avec toutes ses

¹ *Chemin*, Édition historico-critique, commentaire des points n^{os} 746 et 856.

variantes. Comme pour signifier que chaque jour de l'année le Seigneur nous veut libres de la peur »².

Il existe une forme de peur contre laquelle le Père nous mettait en garde au début de sa première *Lettre*. Il nous encourageait à « exposer l'idéal de la vie chrétienne sans le confondre avec le perfectionnisme, et apprendre à vivre en acceptant ses faiblesses et celles d'autrui ; faire preuve chaque jour, avec toutes ses conséquences, d'une attitude d'abandon et d'espérance fondée sur la filiation divine »³. Une personne sainte a peur d'offenser Dieu. Elle craint pareillement de ne pas répondre à son Amour. Le perfectionniste, en revanche, a peur de ne pas faire les choses suffisamment bien et d'encourir ainsi la colère de Dieu. La sainteté n'est pas l'égal du perfectionnisme, même s'il nous arrive de les confondre.

Nous nous fâchons souvent en constatant que nous nous sommes laissé encore une fois emporter par nos passions, que nous avons commis un péché ou que nous sommes faibles pour mener à bien même les tâches les plus simples. Nous nous fâchons et pensons peut-être même que Dieu est déçu : nous doutons qu'il puisse continuer de nous aimer et que nous soyons capables de mener une vie chrétienne. La tristesse s'empare de nous. Il convient de se rappeler alors que celle-ci est l'alliée de l'ennemi : loin de nous rapprocher de Dieu, elle nous en

² Pape François, *Message à l'occasion des XXXIII^{èmes} Journées mondiales de la Jeunesse*, 25 mars 2018.

³ Mgr Fernando Ocariz, *Lettre pastorale*, 14 février 2017, n° 8.

éloigne. Nous confondons notre colère puérile et une supposée *déception de Dieu*. L'origine de tout n'est pas l'amour que nous lui portons, mais *notre moi* blessé, notre fragilité non acceptée.

En lisant l'invitation du Christ dans l'Évangile, « soyez parfaits », nous souhaitons suivre son conseil, en faire la vie de notre vie, tout en courant le risque de le comprendre dans le sens de « faites tout parfaitement ». Nous pourrions en arriver à penser que, si nous ne faisons pas tout parfaitement, nous ne plaisons pas à Dieu ni ne sommes d'authentiques disciples. **Vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait** (Mt 5, 48). Il s'agit de la perfection que Dieu nous a ouverte en nous rendant participants de sa nature divine. Il s'agit de la perfection de l'Amour éternel, de l'Amour le plus grand, de « l'Amour qui meut le soleil et les autres étoiles »⁴, le même Amour qui nous a créés libres et nous a sauvés, **alors que nous étions encore pécheurs** (Rm 5, 8). Pour nous, cette perfection consiste à vivre en enfants de Dieu, conscients de la valeur que nous avons à ses yeux, sans jamais perdre l'espérance ni la joie qui naît de se savoir fils d'un Père si bon.

Devant le risque du perfectionnisme, nous pouvons considérer que la possibilité de plaire à Dieu ne relève pas de nous, mais de Dieu seul. **Voici en quoi consiste l'amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est lui qui nous a aimés** (1 Jn 4, 10). Nous devons

⁴ Dante, A., *La divine comédie*, Paradis, chant 33.

renoncer à indiquer à Dieu comment il devrait réagir au vu de notre vie. Étant des créatures, nous devons apprendre à respecter sa liberté, sans chercher à lui imposer « pourquoi » il doit ou non nous aimer. *De facto*, il nous a montré son Amour ; c'est pourquoi la première chose qu'il attend de nous est de nous laisser aimer, à sa manière.

Dieu nous aime librement

Pourquoi avons-nous tant de mal à comprendre la logique de Dieu ? N'avons-nous pas de motifs suffisants pour savoir jusqu'où Dieu est prêt à aller afin de nous rendre heureux ? Jésus ne s'est-il pas noué un linge à la ceinture pour laver les pieds des apôtres ?

Comme saint Paul l'a écrit, Dieu n'a pas épargné son propre Fils pour rendre possible notre bonheur éternel (cf. Rom 8, 32). Il a voulu nous aimer du plus grand Amour qui soit, jusqu'à la fin. Cependant, nous continuons parfois de penser que Dieu nous aimera dans la mesure où « nous serons à la hauteur ». C'est assez paradoxal. Un petit enfant a-t-il besoin de *mériter* l'amour de ses parents ? Il se peut qu'en cherchant à *mériter* avec tant de souci, nous soyons en train de nous rechercher nous-mêmes. Un sentiment d'insécurité s'empare de nous, si bien que nous éprouvons le besoin de repères stables, fixes, et nous avons la prétention d'aller les chercher dans nos œuvres, dans nos idées, dans notre perception de la réalité.

En revanche, il suffirait de regarder Dieu, notre Père, et de se reposer dans son Amour. Au Baptême de Jésus et lors de sa Transfiguration, la voix de Dieu le Père affirme qu'il trouve sa joie en son Fils. Nous aussi nous avons été baptisés et, par sa Passion, nous participons de sa vie intime, de ses mérites, de sa grâce. Tout cela fait que Dieu le Père peut nous regarder avec joie, enchanté. L'Eucharistie nous transmet, entre autres, un message très clair de ce que Dieu ressent pour nous : il a faim d'être avec chacun, il sait attendre autant qu'il le faut, il aspire à une intimité et à un amour partagés.

La lutte d'une âme amoureuse

Découvrir l'Amour que Dieu nous porte est le motif le plus puissant pour l'aimer. Pareillement, « la première motivation pour évangéliser est l'amour de Jésus que nous avons reçu, l'expérience d'être sauvés par lui qui nous pousse à l'aimer toujours plus »⁵. Il ne s'agit pas d'idées abstraites. Nous le voyons incarné dans des exemples aussi humains que le possédé de Gérasa : une fois délivré par Jésus et voyant comment ses concitoyens rejetaient le Maître, **il le suppliait de pouvoir être avec lui** (Mc 5, 18). Nous le voyons aussi chez Bartimée : **ayant recouvré la vue, il suivait Jésus sur le chemin** (Mc 10, 52). Nous le voyons finalement en Pierre qui n'a pu suivre l'appel de Jésus : **suis-moi** (Jn

⁵ Pape François, Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, 24 novembre 2013, n° 264.

21, 19) avant de découvrir la profondeur de l'Amour de Jésus, qui lui a pardonné et maintenu sa confiance après sa trahison. La découverte de l'Amour de Dieu est le plus puissant moteur de notre vie chrétienne. C'est de là que découle notre lutte.

Saint Josémaria nous invitait à voir cela dans la perspective de notre filiation divine : *les enfants... Comme ils essaient de bien se tenir en présence de leurs parents ! Et les fils de roi, en présence du roi leur père, comme ils s'efforcent de garder la dignité royale ! Et toi..., ne sais-tu pas que tu es toujours en présence du grand Roi, Dieu, ton Père ?*⁶ Dieu n'effraie pas ses enfants par sa présence, même s'ils tombent. Simplement, parce qu'il nous a clairement dit qu'il nous attend toujours, y compris lorsque nous tombons. Comme le père de la parabole, il brûle du désir de sortir à notre rencontre si nous le quittons et se jeter à notre cou pour nous couvrir de baisers (cf. Lc 15, 20).

Si nous craignons d'attrister Dieu, nous pouvons nous demander : ma crainte m'unit-elle à Dieu, me fait-elle penser davantage à lui ou me centre-t-elle sur moi : mes attentes, ma lutte, mes succès ? M'amène-t-elle à demander pardon à Dieu dans la confession et à me remplir de joie en sachant qu'il me pardonne ou me conduit-elle au désespoir ? M'aide-t-elle à repartir avec joie ou m'enferme-t-elle dans ma tristesse, dans mon sentiment d'impuissance, dans la frustration provenant

⁶ Saint Josémaria, *Chemin*, n° 265.

d'une lutte fondée sur mes seules forces... et sur les résultats que j'obtiens ?

Le sourire de Marie

Un événement dans la vie de saint Josémaria peut nous aider à mieux comprendre ces idées. Il s'agit d'une des notes sur sa vie intérieure qu'il rédigeait pour faciliter la tâche de son directeur spirituel. Bien qu'un peu longue, il vaut la peine de la citer en entier :

Ce matin, comme cela arrive chaque fois que j'en fais la demande humblement, quelle que soit l'heure à laquelle je me couche, alors que j'étais plongé dans un sommeil profond, je me suis réveillé, comme si on m'avait appelé, pleinement certain que c'était bien l'heure de me lever : en effet, il était six heures moins le quart. Hier soir, et suivant aussi mon habitude, j'avais demandé au Seigneur de me donner la force de surmonter la paresse à mon réveil, parce que — je le confesse à ma grande honte — il m'en coûte énormément de vivre quelque chose d'aussi minime ; et bien des jours, en dépit de cet appel surnaturel, je m'attarde encore un moment au lit. Aujourd'hui, en voyant l'heure, j'ai prié, j'ai lutté... et je suis resté couché. Enfin, à six heures et quart à mon réveille-matin (cela fait longtemps qu'il ne sonne plus), je me suis levé et, très humblement, je me suis prosterné sur le sol en reconnaissant ma faute : Serviam ! [je servirai], je me suis habillé pour commencer mon temps de méditation. Eh bien : entre six heures et demie et sept heures moins

le quart, j'ai pu voir, pendant un temps assez long, comment le visage de ma Vierge aux baisers rayonnait de joie et de bonheur. J'ai bien fait attention : j'ai cru qu'elle me souriait — c'était bien l'effet qu'elle produisait sur moi, mais ses lèvres ne remuaient pas. J'étais très serein et j'ai fait à ma Mère beaucoup de compliments⁷.

Il s'était proposé quelque chose qui, pour nous aussi, constitue quelquefois un point de lutte : se lever à l'heure. Il n'y était pas parvenu, ce qui l'humiliait. Cependant, il n'a pas confondu sa colère puérile et son humiliation avec la magnanimité du cœur de Dieu. Il a vu que la Sainte Vierge lui souriait, après cet échec. N'est-il pas vrai que nous avons tendance à penser que Dieu n'est content de nous que lorsque nous faisons bien les choses ? Pourquoi confondons-nous notre satisfaction personnelle et le sourire de Dieu, sa tendresse et son affection ? N'est-il pas pareillement ému lorsque nous nous relevons encore après une nouvelle chute ?

Nous aurons demandé de nombreuses fois à la Sainte Vierge de bien parler de nous au Seigneur — *ut loquaris pro nobis bona*. Quelquefois, nous avons même imaginé ses entretiens avec son Fils. Dans notre prière, nous pouvons entrer dans cette intimité et chercher à

⁷ Saint Josémaria, *Notes intimes* n° 701, dans A. Vazquez de Prada, *Le fondateur de l'Opus Dei*, vol I, note 139, p. 469.

contempler l'amour de Marie et de Jésus pour chacun de nous.

« Rechercher le sourire de Marie n'est pas le fait d'un sentimentalisme dévot ou suranné, mais bien plutôt l'expression juste de la relation vivante et profondément humaine qui nous lie à celle que le Christ nous a donnée pour Mère. Désirer contempler ce sourire de la Vierge, ce n'est pas se laisser mener par une imagination incontrôlée »⁸. Benoît XVI l'a rappelé à Lourdes, en évoquant la petite Bernadette. Lors de sa première apparition, avant de se présenter comme l'Immaculée, la Sainte Vierge lui a simplement souri. « Marie lui fit d'abord connaître son sourire, comme étant la porte d'entrée la plus appropriée à la révélation de son mystère.⁹»

Nous aussi nous voulons voir et vivre dans ce sourire. Nos erreurs, aussi grandes soient-elles, ne sont pas de taille à l'effacer. Si nous nous relevons, nous pouvons chercher son regard et sa joie nous inondera de nouveau.

Diego Zalbidea

⁸ Benoît XVI, *Homélie*, 15 septembre 2008.

⁹ *Ibid.*

TABLE DES MATIERES

Introduction	5
1. Dans la joyeuse espérance du Christ	9
La grande espérance	11
Nous laisser toucher par l'amour de Dieu	13
Nous laisser regarder par le Christ	15
En chemin avec le Christ en laissant une trace dans le monde	17
2. Chemins de contemplation	21
Accueillir de don de Dieu	22
Un temps pour Dieu	25
Le combat de la prière	27
En quête de nouvelles lumières	29
Quand on ne trouve pas ses mots	31
La source qui change le monde	32
3. Atteindre tous les aspects de la personne humaine - Le rôle du cœur (I)	35
Se former pour être en harmonie avec le Christ	36
Jouir dans la pratique des vertus	40
La volonté et les sentiments	44
4. Atteindre tous les aspects de la personne humaine - le rôle du cœur (II)	47
Vouloir le bien	48
Une formation de longue portée	50
Un monde à l'intérieur de nous	53
Réalisme	55

Un cercle vertueux	56
5. La raison la plus surnaturelle	59
Un Dieu sauveur, qui aime la liberté	60
Un sens pour la liberté	62
Une liberté authentique	65
Renouveler notre liberté	67
6. La gratitude nous incite à lutter	71
Lutter par gratitude et non par peur	73
Une lutte inspirée de l'exemple de Jésus	75
La grâce transfigure la lutte, sans pour autant l'éliminer	77
Libres pour grandir, libres pour apprendre	79
7. Le sens de la mission (I)	83
L'actualité de l'appel	84
L'expérience d'un mandat impératif	86
Nous ne faisons pas de l'apostolat, nous sommes apôtres !	88
Avec la force de l'Esprit Saint	91
8. Le sens de la mission (II)	97
La voie de l'amitié	98
Aux carrefours du monde	101
Le souci de toutes les Églises	105
Disponibilité pour faire l'Œuvre	107
9. Plaire à Dieu	111
Un risque pour ceux qui souhaitent plaire à Dieu	112
Dieu nous aime librement	115
La lutte d'une âme amoureuse	116
Le sourire de Marie	118

© Bureau d'information de l'Opus Dei, 2022
www.opusdei.org